40D
Fr
843·7
Leb/Mon
99923

00099923

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MONSIEUR BOTTE.

TOME I.

De l'imprimerie de RENAUDIERE, Marché-Neuf, n°. 48.

LIBRARY OFFICE BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

Que me voulez vous? Ne puis-je prendre l'air à ce trou sans qu'on vienne m'y tourmenter?

Dessiné par Huot

Gravé par Texier

MONSIEUR BOTTE

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

8°Ff Vol

TOME I.

99923

00.c 1

A PARIS.

Chez BARBA, Libraire Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, nº. 51.

1818.

Fr 845.7
Lesbiton
99923

00099923

MONSIEUR BOTTE.

CHAPITRE PREMIER.

Demi-exposition.

« Je ne le veux pas. — Et la raison ? — Je n'en veux pas donner. — C'est un peu fort. — Je suis comme cela. — Mais pensez donc..... — J'ai pensé à tout. — Même aux dangers ?... — Ils ne me regardent pas. — Auxquels vous exposez... — Un fou. — De la plus jolie figure. — Bel avantage, vraiment ! — Plein d'esprit. — Il en abuse. — D'un cœur excellent. — Qu'il me le prouve. — Et comment voulez-vous, lorsque vous

blâmez tout ce qu'il fait ?.... — C'est qu'il fait tout de travers. — Vous êtes trop rigoriste. — Et vous trop indulgent.

«—Ah ! ça, mon cher Botte, raisonnons de sang-froid. — Monsieur Horeau, vous allez m'excéder. — J'espère au moins que vous n'avez point à vous plaindre de moi ? — Non, pas trop. — Que vous me regardez comme votre meilleur ami ? — On en peut trouver de plus parfait. — Je suis au moins ce que vous avez rencontré de mieux ? — J'en conviens. — Et vous m'aimez ? — Beaucoup. — Hé bien ! monsieur, on a quelque condescendance pour ceux qu'on aime. Ecoutez-moi. — Soit, monsieur, j'écoute. — A la bonne heure. Votre neveu a mangé mille écus. — Il s'est endetté de mille écus. — C'est la même chose. — Pas du tout. — Ah ! j'entends ; vous n'êtes point obligé

de payer, et..... — Comment, morbleu ! je ne suis point obligé de payer ! je déshonorerais mon neveu ! je l'exposerais aux reproches des honnêtes gens dont il a surpris la confiance ! Je paierai, monsieur, je paierai.— Qu'importe alors qu'il ait mangé cet argent, ou qu'il l'ait emprunté ? Je ne vois pas quelle différence..... — Ah ! vous ne la voyez pas ? la voici. Quand on a un bon parent, qu'on a cent fois éprouvé son cœur, on lui ouvre le sien, on déclare ses besoins, et même ses fantaisies : ne sais-je pas que tous les jeunes gens en ont ? Se taire, et emprumpter, c'est douter de moi, c'est me faire injure, et me contraindre à payer par honneur ce qu'on craignait de ne pas obtenir de mon amitié. Je paierai, monsieur, mais je ne le verrai plus.

« — Vous ne le verrez plus ! le fils de cette sœur chérie.... — Je ne le

verrai plus. — Pour qui vous avez renoncé aux douceurs du mariage.... — Qui vous a dit cela ? — Je le présume. — Et vous avez tort. Ce n'est pas en faveur de mon neveu que j'ai renoncé au mariage ; je ne me suis point marié, parce que je n'ai pas trouvé de femme dont j'osasse être le mari. — Ah ! ah ! ah ! — Riez tant qu'il vous plaira. — Exagération, mon cher ami, exagération marquée. Votre mère n'avait que des vertus. — Et je chérirai toujours sa mémoire. — Votre sœur élevée par elle.... — Lui ressemblait à bien des égards : mais, que diable, je ne pouvais épouser ni ma mère ni ma sœur. — Si je vous parlais de mon épouse.... — C'est une femme unique. — Du moins en voilà trois. — Mais vous l'aimiez, vous lui plaisiez, et je ne désire jamais ce qu'on n'obtient qu'au prix du repos des autres. »

« — Et vous croyez que, dans toute une génération, il ne s'en trouverait pas une quatrième qui fût digne du cœur d'un galant homme? — J'en connais vingt qui sont charmantes; mais qu'ai-je vu à l'examen? De la futilité dans l'une, de la coquetterie dans l'autre, de la prodigalité dans celle-ci, de l'indifférence dans celle-là; un amour-propre démesuré dans toutes, et par-ci par là la manie du bel esprit. Mariez-vous donc à une fille qui fait des vers, qui ne sort de son cabinet que pour aller se faire applaudir dans des lycées, et qui en prenant un mari, ne serait fidèle qu'à sa muse! j'aimerais autant épouser mon écritoire. »

« — Hé! mon ami, si vous aviez poussé plus loin vos recherches, la vingt-unième, peut-être, n'aurait eu aucun de ces défauts. Mes yeux

se sont ouverts aussi dans les bras de la plus tendre mère : elle a partagé son cœur entre mon fortuné père et moi. Tendres soins, indulgence, sages conseils, voilà ce qu'elle m'a prodigué jusqu'à l'âge où de nouveaux besoins m'ont fait chercher un bonheur nouveau, et ce bien suprême je le dois encore à une femme. Ah ! que de reconnaissance mérite un sexe qui élève notre enfance, qui développe notre cœur, qui nous crée des organes nouveaux, qui double nos sensations, notre existence ; qui, dans l'âge de la maturité, partage nos peines ainsi que nos plaisirs ; qui nous plaint, qui nous soulage dans nos infirmités, et dont la main, après avoir semé de fleurs le cours d'une longue vie, daigne encore nous aider à mourir ! Soyez vrai, mon ami, et convenez que vous vous êtes sacrifié au bien-être de votre neveu. — Je

n'en conviendrai point, parce que cela n'est pas. — Il est bon du moins qu'il le croie. — Et pourquoi, s'il vous plaît ? Pour qu'il vous persuade que j'ai tout fait pour lui, lorsque je n'ai cédé qu'à ma raison. Imposer de la reconnaissance à qui ne nous en doit point, en exiger des marques, et en jouir c'est duplicité, c'est bassesse. Je ne me suis point marié, parce que je ne l'ai pas osé; j'ai pris soin de mon neveu, parce que je le devais; je le bannis de ma présence, parce qu'il m'a manqué; rien n'est plus simple que cela, je ne veux pas qu'on croie autre chose : brisons là, je vous prie, et ne me rompez pas la tête davantage. »

» — Ah ! vous ne voulez plus le voir ! c'est-à-dire qu'un jeune homme vif, aimable, sans expérience, qui eût formé sous vos yeux sa raison et son cœur, va se trouver livré à toutes

les inconséquences de son âge ; qu'il s'abandonnera librement à tous ses goûts, à toutes ses passions ; qu'il commettra sans contradiction des fautes légères, qui le conduiront insensiblement à des égaremens condamnables ; qu'il en sera puni par le mépris et l'abandon des honnêtes gens, et cela parce qu'il a craint de demander à son oncle une somme que sa faiblesse lui rendait nécessaire ? Et vous, monsieur, que répondrez-vous à ceux qui vous auront estimé jusqu'alors, et qui vous reprocheront d'avoir perdu ce jeune homme sur un prétexte aussi léger ? Ne seront-ils pas fondés à croire que vous avez cherché l'occasion de vous défaire d'un parent qui vous était à charge ? — A charge, à moi, mon neveu, mon Charles ! on pourrait le penser ! — Tout l'annoncera. Mon cher Botte, vous prouvez qu'un honnête

homme peut vivre sans femme ; mais il ne peut se passer de l'estime publique. Vous la possédez, et vous ne la sacrifierez point à une opiniâtreté aussi mal entendue. Charles, Charles ! — Que prétendez-vous ? — Vous épargner l'embarras de revenir de vous-même, et le désagrément d'une explication. Charles ! Charles ! Voyez-vous son air triste ; repentant ? — Hé, oui, je le vois bien ; mais parlez bas. — Approchez Charles, approchez. Vous avez des torts envers votre oncle, et vous méritez des reproches dont il veut bien vous faire grâce. Il vous pardonne..... — Je n'ai pas dit cela. — Ah ! mon cher oncle ! — Mon cher oncle ! mon cher oncle ! Apprenez, monsieur l'étourdi, que votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent dont vous avez un légitime besoin ; qu'il ne vous appartient pas

de douter de mon cœur ; de me donner un ridicule aux yeux des étrangers à qui vous vous êtes adressé de préférence, et de me faire courir de porte en porte, suivi d'un laquais chargé de sacs pour payer vos extravagances ».

« — Mais, mon ami, vous pouvez mander ici les créanciers..... — Mon, monsieur, je ne les manderai pas ici. Je ne dérangerai pas ces gens pour les faire courir après ce que leur doit ce joli monsieur-là. — Ma foi, mon ami, des gens qui prêtent à un jeune homme..... — Je n'ai que ce reproche à leur faire, et je ne suis pas trop sûr qu'il soit fondé. D'abord, ils ont prêté aux taux de la loi. — C'est rare aujourd'hui. — Ensuite ils n'ont prêté que des sommes modiques, cent écus au plus ; et à qui croira-t-on pouvoir prêter une bagatelle avec sûreté, si ce n'est à

trôle-là ? Je ne dis pas cela pour vous excuser au moins, monsieur : vous êtes inexcusable. Emprunter mille écus à dix personnes différentes ; emprunter quand on a tout en abondance, quand on sait qu'on n'a qu'un mot à me dire. . . . . — Mais, mon cher oncle, je n'osais me flatter..... — Comment, monsieur, vous n'osiez vous flatter !..... En voici bien d'une autre ! Hé, qui visite tous les six mois votre garde-robe, si ce n'est moi ? qui la renouvelle sans que vous vous en mêliez ? qui vous envoie le bijou à la mode ? qui s'informe à votre laquais si vous avez encore de l'argent, et vous glisse un rouleau dans la poche ? qui remplace dans mes écuries les chevaux que vous me crevez à la chasse ? qui s'empresse de fêter vos amis ? qui va brûler vos romans, et leur substituer de bons livres ? qui enfin vous apprend à

penser, et vous prouve, sans pédantisme, que la portion de bonheur à laquelle on peut prétendre sur ce misérable globe, ne peut être que le fruit d'une bonne conduite ? Ah ! vous n'osiez vous flatter ? ..... Jolie manière de me répondre ! — Mais, mon ami, vous intimidez ce pauvre enfant. — Je l'intimide ! je l'intimide ! Il ne lui manque plus que de me craindre pour être tout-à-fait joli garçon. Venez ici monsieur ; plus près, plus près encore, et répondez-moi : je vous ai donné deux cents louis cette année, et trois mille livres que je vais payer pour vous, font bien un total de sept mille huit cents livres. Que diable avez-vous fait de cet argent-là ? — Ce que j'en ai fait, mon oncle ? — Oui, monsieur, oui, je vous demande ce que vous en avez fait. Auriez-vous la vile passion du jeu ? fréquenteriez-vous ces repaires

que la police laisse ouverts, comme elle tolère les filles publiques? Il faut des abîmes aux forcénés; il est bon qu'il s'y jettent tête baissée : ils cessent ainsi de troubler l'ordre moral. Mais vous, monsieur, mais vous, osez-vous vous mêler à cette écume que la société voudrait pouvoir vomir de son sein? Répondez, répondez donc, monsieur, jouez-vous? — Non, mon cher oncle. — Que diable avez vous donc fait de tout cet argent là? — Vous savez, mon cher oncle, que la chasse a été jusqu'à présent ma seule passion. — Hé bien, monsieur, vous n'avez pas dépensé sept mille huit cents livres à la chasse puisque j'en fais tous les frais : que diable me contez - vous là? Vous vous rappelez, mon cher oncle, ce jour où le renard nous conduisit à sept lieues de votre terre?.... Où vous ne revîntes que le lendemain soir, je

m'en souviens, monsieur : j'ai eu assez d'inquiétude pour que ce jour ne soit pas effacé de ma mémoire. — Mais, mon cher Botte, laissez-le donc parler. — Je crois que vous avez raison. Asseyons-nous tous trois ; car une histoire qui commence à un an de date, et qui ne finit qu'hier, ne doit pas être courte. Au fait, monsieur, et point de détails superflus, s'il vous plaît. — Mon oncle, je serai bref. — Tant mieux, commencez ».

« La nuit nous surprit près du château d'Arancey : vous le connaissez, mon oncle ? — Beaucoup. J'ai même connu le propriétaire ; homme entiché de sa noblesse et chargé de dettes, selon l'usage. — Nos chevaux étaient rendus, nous étions fatigués, il faisait froid, et je crus que nous n'avions rien de mieux à faire que de chercher un asile dans ce château.

Après. — Nous passons, ou plutôt nous sautons un pont-levis vermoulu; nous traversons des cours encombrées de gros meubles et de vieux bois de charpente; nous avançons sous des portiques en ruines; nous parcourons les appartemens: des salles transformées en étable, en bergeries; vingt tableaux de famille convertis en rateliers; dans le haut des vîtres brisées; des chambres dont on soupçonnait encore la première magnificence, servant de retraite aux oiseaux nocturnes, aux corneilles, aux pigeons errans; enfin.... — Enfin, qu'a de commun cette description romanesque avec les sept mille huit cents livres que vous avez dissipées? — J'y viens, mon oncle, j'y viens. — C'est fort heureux ».

» — Je m'informe si personne n'est resté pour veiller aux intérêts du maître, et j'apprends qu'un fermier

aisé a un domicile agréable et commode à cinquante toises du château. Je remonte sur mon cheval qui pouvait à peine se soutenir ; je le presse de l'éperon ... — Pauvre animal, que tout ceci ne regardait pas ! il en est mort, monsieur, et voilà l'équité de la plupart des hommes. Que diable aviez-vous besoin de vous mêler des affaires de ce marquis d'Arandey, qui croyait me faire beaucoup d'honneur quand il me donnait à dîner, à moi, dont les vaisseaux parcouraient les mers des deux mondes, qui avais des facteurs dans l'Inde, sur les côtes d'Afrique, et jusqu'au fond du golfe du Mexique ; à moi, qui faisais vivre dix fois plus de monde qu'il n'a ruiné de créanciers ? Enfin, vous crevez mon meilleur cheval ; mais vous arriverez à la ferme. Poursuivez. — Le cœur navré de l'état déplorable où j'avais trouvé le

château, je me proposais d'adresser au fermier des reproches que je croyais mérités : une figure patriarchale m'intéresse, les soins touchans de l'hospitalité me désarment ; point de mots recherchés, rien de ces manières qu'on nomme politesse ; un langage simple, organe d'un cœur pur, et toujours l'expression du sentiment. — Oh ! vous verrez qu'il ne finira point. — Malgré l'espèce de vénération que m'inspirait le digne fermier, je hasardais quelques mots sur le délâbrement du château. — Au fait, monsieur mon neveu, au fait. »

» J'apprens que le marquis est émigré, comme tant d'autres. — C'est ce qu'il a fait de plus sage en sa vie : s'il ne se fût réfugié là-bas, on lui eût probablement coupé la tête ici. Couper des têtes pour des opinions, exiger que les autres voient

et pensent comme nous, c'est prétendre qu'ils aient la même organisation, le même caractère, et que le hasard les place dans les mêmes circonstances. Il ne serait pas plus absurde que les camards coupassent les nez aquilins, que les hommes à grandes oreilles fissent la guerre aux petites, les bruns aux blonds, et les mélancoliques aux gens gais. Enfin ? — Le fermier, pour qu'on ne brûlât pas le château, y mit son bétail ; pour conserver au marquis les portraits de ses ancêtres, il en fit des rateliers, et cette idée fut trouvée dans le temps très-patriotique et très-plaisante. Enfin, quand les biens de M. d'Arancey furent mis en vente, son fermier se rendit acquéreur de ce domaine, et ne s'en considéra que comme le dépositaire. — C'est un brave homme, ce fermier-là. — Il paya la plus grande partie du

prix en papier-monnaie, et au moment où je le vis, on l'inquiétait pour ce qui restait dû, et qui devenait exigible en espèces. On le menaçait de revendre ce bien à sa folle enchère; il s'affligeait de son impuissance; il regrettait sincèrement de ne pouvoir conserver au marquis cette unique et faible ressource, et le lendemain je lui portai ce que j'avais d'argent. — Tu as fait cela? — Oui, mon oncle. — Bien, mon ami, bien, très-bien. Faire un tel usage de sa fortune, c'est la mériter. — Je vis les receveurs des domaines, je leur demandai du temps pour le surplus; je fis valoir la belle action du fermier; je priai, je conjurai, je persuadai. Ils me promirent d'attendre, et je leur portais exactement ce que je recevais de votre bienfaisance. Cependant ils me déclarèrent, il y a trois jours, qu'il ne dépendait plus

d'eux d'accorder de délais. Vous m'aviez donnez cinquante louis huit jours auparavant, et je n'avais nul prétexte pour vous demander de l'argent. Jamais de prétexte, monsieur; la vérité, toujours la vérité, surtout quand elle honore celui qui la dit. J'avoue, mon oncle, que je mettais aussi quelque gloire à terminer seul une bonne action. Je portai à la régie les mille écus que j'avais empruntés, et j'obtins que pendant six jours encore on suspendrait toutes poursuites. — C'est-à-dire que la totalité n'est pas payée. — Le digne Edmond doit encore quatre mille francs. — Va trouver mon caissier, demande-les lui de ma part, et donne-les en ton nom. —

Ah! mon oncle!... — Oui, oui, je veux que tu aies la gloire de terminer seul ta bonne action. D'ailleurs, je t'ai traité durement; je m'im-

pose une amende, et je te demande pardon. — Comment, mon oncle, vous daignez... — Oui, je te demande pardon, et c'est tout naturel. Ma qualité d'oncle n'autorise point la morgue; et ne me donne pas le droit de te brusquer. Je crierai, quand j'en aurai de bonnes raisons, je me repentirai quand j'aurai tort. Allons, ta main, et pas de rancune.... Tu m'embrasses, cela vaut mieux. Va porter ton argent à tes régisseurs, et demain nous irons tous trois dîner chez ton vieux Edmond : c'est un honnête homme; ils ne sont pas communs, et je veux connaître celui-ci. — Mais, mon oncle... — Qu'est-ce ? — Il n'a rien de ce qu'il faut pour vous recevoir dignement. — Hé ! croyez-vous, monsieur, que je ne puisse pas, comme vous, me contenter d'un mauvais dîner ? Des légumes, des œufs, du laitage, de

la gaîté, de la franchise, et je dîne fort bien avec cela. — Mais, mon oncle... — Mais, je le veux ainsi, et je n'aime pas qu'on me contredise. Allez à vos affaires ; Horeau et moi, nous allons suivre les nôtres. »

CHAPITRE II.

Suite de l'exposition.

Je ne vous dirai rien du caractère de monsieur Botte : je me flatte que vous le connaissez. Je vous apprendrai seulement qu'il s'était retiré du commerce avec la réputation du plus probe négociant de l'Europe, comme il passait pour en être le plus riche. On se plaindrait moins de la fortune si elle favorisait toujours des hommes tels que celui-ci.

Il avait avantageusement placé d'immenses capitaux. Il tenait l'hiver une excellente maison à Paris ; l'été il rappelait les plaisirs dans une superbe terre, où ses convives lui passaient en faveur de ses belles qualités, des boutades assez orageuses par fois. Ceux qui ne savaient pas l'apprécier se fâchaient et partaient. M. Horeau, sans lequel il ne pouvait vivre, et qu'il contrariait sans cesse, était à peu près le seul qui eût résisté à ses brusqueries. A force de douceur et de patience il avait insensiblement pris un empire que M. Botte était loin de soupçonner. Cet empire s'étendait même sur Charles. C'était Horeau qui modérait son impétuosité, qui lui faisait sentir ses fautes ; mais aussi c'était Horeau qui faisait valoir son mérite quand il fallait calmer le mécontentement, quelquefois fondé du cher oncle. C'était encore Horeau qui fai-

sait rentrer en grâce un domestique coupable d'une maladresse ou d'une négligence ; c'était lui qui, sans rien demander directement, obtenait des grâces pour ceux qui lui en paraissaient dignes. Il parlait indifféremment de l'affaire, il animait, il stimulait le cœur de son ami, et le laissait persuadé qu'il avait prévenu des sollicitations qu'il eût peut-être rejetées. Horeau, enfin, était bon par caractère, d'un sens droit, d'un esprit peu brillant ; mais il était du très-petit nombre de ceux dont on ne craint pas de faire des amis.

Charles coulait dans cette maison la vie la plus heureuse. Léger, vif, inconsidéré, mais honnête au fond, toutes ses occupations s'étaient bornées jusqu'alors à aimer, à craindre son oncle, à jouir de son opulence, et à lire lorsqu'il était las de la chasse, les livres dont M. Botte garnissait sa

bibliothèque. Il en saisissait facilement l'esprit ; il en faisait de mémoire des extraits qu'il parait de la chaleur de son imagination, et alors le cher oncle restait à table sans s'en apercevoir ; il écoutait avec émotion ; il s'attendrissait, se penchait sur l'épaule d'Horeau, et lui disait bien bas : ce garçon-là fera un grand sujet.

Cependant notre faiseur d'extraits n'était pas sans inquiétude. Le dîner arrangé pour le lendemain l'embarrassait furieusement. Il avait ses petites raisons pour éloigner M. Botte de chez son vieux fermier, et il s'était bien gardé de les déclarer. Il est des secrets qu'un jeune homme ne confie jamais qu'à ceux de qui l'âge et une certaine conformité de caractère lui font attendre de l'indulgence ; et M. Botte, avec sa morale austère, ne pouvait manquer de blâmer haute-

ment ce qu'il devait considérer comme une pure étourderie.

Si on remontait à la source des belles actions, en trouverait-on beaucoup, en trouverait-on deux qui fussent dépouillées de tout motif humain ? Celle de Charles, je le dis à regret, mais je vous dois la vérité, celle de Charles était loin d'être désintéressée.

En descendant à la ferme d'Arancey, il fut frappé de l'aspect d'une jeune fille, au point d'oublier le château, les portraits de famille et même les usages les plus ordinaires. Il était debout devant la jeune personne, le chapeau sur la tête, une main, une jambe et le haut du corps en avant; il la regardait, rougissait, balbutiait et ne pouvait lier deux idées. Qui donc lui en imposait à ce point ? une simple robe de toile, un bas de coton blanc, un petit soulier noir, un cha-

peau de paille ? Hélas ! le pauvre enfant n'avait rien vu de tout cela. Mais sous ce chapeau brillait un front modeste. De grands yeux languissans, certain air de tristesse répandu sur une figure où une légère teinte de rose se mêlait à une blancheur éblouissante, voilà ce qui l'attachait, ce qui faisait battre son cœur, ce qui le rendait muet, ce qui lui donnait l'air d'un sot.

La jeune personne lui demanda enfin ce qu'il désirait ; Charles lui répondit qu'il n'en savait rien. Elle lui demanda s'il voulait qu'elle appelât M. Edmond ; Charles lui répondit que ce serait comme il lui plairait. La jeune personne sortit, et Charles remarqua un faible sourire qui vint agiter des lèvres auxquelles ce mouvement paraissait étranger.

Guillaume, le plus adroit de ses piqueurs, l'avait suivi dans la mai-

son, et avait laissé les chevaux aux soins de ses camarades. « Guillaume, lui dit Charles, je crois que je viens de me conduire comme un imbécille. — Cela ne se peut pas, monsieur. — Rester immobile et muet devant une fille charmante. — Joli défaut, monsieur, car il est rare. — Et répondre tout de travers aux questions les plus simples. — C'est de l'adresse, cela, monsieur. — Oh ! par exemple, je ne m'en serais pas douté. — Comment donc, marquer de l'embarras, beaucoup d'embarras à la vue d'une jolie femme, c'est lui faire un aveu dans les formes, et lui sauver le désagrément de s'en fâcher. — Oh ! je t'assure que je n'ai rien joué. — C'est encore plus flatteur pour la petite paysanne. — Dis-moi, Guillaume, qui t'en a tant appris ? — Mais, monsieur, je n'ai pas toujours été piqueur. — Ah ! ah ! — Non monsieur;

j'ai été aussi propriétaire. J'avais à vingt ans une jolie terre, et mon petit train de chasse tout comme un autre ; voilà pourquoi je suis assez bon piqueur. — Diable ! et qu'est devenue la terre ? — La bouillotte m'en a enlevé la moitié, et une figurante m'a débarrassé du reste : mais avec une ingénuité, une candeur, qui ne m'ont pas permis de lui en vouloir. — Manger son bien à la bouillotte ! le jeu le plus bête !.... — Voilà pourquoi il est à la mode. — Et avec une figurante ! — Elles sont aussi très-en vogue. — Et tu ne t'es pas brûlé la cervelle ! — Fi donc, monsieur ! je n'ai que trente ans, et la bouillotte peut me rendre ce qu'elle m'a emprunté : j'ai de la figure, et la veuve de quelque nouvel enrichi peut me juger très digne de remplacer son époux. — Et faire ainsi rentrer dans la circulation ce que le défunt en a

ôté ? — C'est le sort des riches veuves qui font une sottise. — Malheureux ! tromper une femme ! — Hé, monsieur, tous les hommes passent leur vie à tromper. Les gens en place cachent leur nullité sous des dehors imposans ; les femmes caressent l'époux qu'elles trahissent ; un directeur de conscience prêche la vertu au père d'une adolescente qu'il va suborner au confessionnal ; la jeune fille ment à sa mère pour échapper à sa surveillance ; le père de famille sort clandestinement de chez lui pour aller voir une grisette qu'il entretient ; des jeunes gens signent dix promesses de mariage à dix filles qu'ils trompent à la fois ; un rapporteur reçoit mille écus pour faire perdre une bonne cause ; un procureur occupe pour le demandeur et le défendeur ; un marchand fait banqueroute et achète un palais ; le

journaliste, qui flagornait Robespierre et Marat, et les comités et le directoire, adore aujourd'hui Bonaparte et Jésus-Christ... Je ne finirais pas, monsieur, si je voulais passer en revue tous les états de la société. — Monsieur Guillaume, vous ne me parlez là que de fripons. — Ma foi, monsieur, quand on connaît un peu le monde, il est difficile de parler d'autre chose. — Tais-toi, voici sans doute M. Edmond. — J'espère qu'il vous embarrassera moins que la petite paysanne. »

En effet, Charles raconta avec facilité au vieillard comment il s'était éloigné de chez son oncle ; il lui fit sentir l'espèce d'impossibilité d'y retourner avant que ses chevaux fussent reposés ; il allait enfin lui demander l'hospitalité, quand Edmond la lui offrit avec cordialité, et vous jugez du plaisir avec lequel

Charles se rendit à l'invitation. Edmond le fait passer dans une petite salle très-propre, et une servante allume un grand feu; une autre apporte du pain assez blanc, la tranche de fromage, du vin passable, et Charles est invité à prendre quelque chose en attendant le souper. Un chasseur, dit Edmond, a toujours une faim dévorante. Mais Charles, préoccupé, ne mangeait que pour avoir l'air de faire quelque chose Il regardait qui ouvrait la porte, qui la fermait; il attendait, il appelait en secret la jolie villageoise: tous les gens de la maison lui rendaient des soins; elle seule ne paraissait pas.

Il sentit enfin le ridicule de sa conduite envers le fermier, et il chercha à engager la conversation. Il est rare que des gens qui ne se connaissent pas aient quelque chose

à se dire, s'ils ne sont pas naturellement bavards. Charles parla de la pluie, et du beau tems, de la semaille, de la récolte; enfin, il pensa aux hiboux et aux râteliers du château, et le premier mot qu'il en dit au fermier mit celui-ci à son aise. La vieillesse est verbeuse; Edmond raconta, dans le plus grand détail, l'émigration de M. d'Arancey et ses suites funestes. Charles n'était pas toujours attentif; mais à travers une foule de choses inutiles, il avait saisi ce que depuis il raconta à son oncle, et ce que vous avez lu.

La jeunesse est compâtissante. La générosité du fermier avait intéressé Charles; la pénurie du digne vieillard le toucha. Soit que l'aimable jeune homme cédât uniquement à un mouvement de bienfaisance, soit qu'il saisît l'occasion de se montrer sous un jour favorable à celle qui

déjà faisait une impression profonde sur son cœur, il s'empressa d'offrir et le peu qu'il possédait, et ses bons offices auprès des régisseurs.

Edmond connaissait le plaisir d'être utile ; et il ne crut pas devoir le faire acheter à Charles par une résistance simulée ; il accepta franchement ce qu'on lui offrait de même, et il ne parut pas mettre plus d'importance aux services de Charles, qu'il n'en attachait à ceux qu'il avait rendus lui-même à M. d'Arancey.

On ouvre la porte ; le jeune homme se tourne précipitamment..... Ce n'est encore qu'une servante qui déploie du linge très-blanc sur une table de noyer. Charles est sur les épines ; il brûle de connaître celle qu'il a entrevue ; il brûle d'interroger Edmond, et il lui semble qu'un mot, un seul mot décelera le trouble

de son ame. Il prend un détour pour arriver à son but.

« Etes-vous marié, monsieur ? — Je l'ai été, et tous les jours je regrette ma bonne femme. — Sans doute des enfans vous consolent de l'avoir perdue ? — J'ai un fils que Dieu bénira ; car il me respecte et il m'aime. — Vous n'avez qu'un fils ? — Non, monsieur. — Mais j'ai cru.... il me semble...., oui j'ai aperçu en entrant une jeune personne... — Elle n'est pas de ma famille. — Ah ! elle n'est pas de votre famille ? »

Ici Charles se tait, et Edmond ranime le feu.

« Ah ! elle n'est pas de votre famille ? — Non, monsieur. — Pardon, monsieur Edmond, son séjour ici peut être un secret, et de nouvelles questions seraient déplacées. — Nous n'avons pas de secrets, monsieur, et nous tâchons de nous conduire de

manière à n'en avoir jamais. La jeune personne dont vous me parlez est mademoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Arancey, Dieu ! mademoiselle d'Arancey chez vous, chez son fermier ! — Cet habit grossier cache un bon cœur ; c'est le seul qui ait compâti à sa misère. — Elle n'avait qu'à se faire connaître pour les voir tous voler au-devant d'elle. Mais, par grâce, M. Edmond, expliquez-moi, racontez-moi par quelle suite d'aventures... Parlez, parlez, je vous en supplie. »

Le ton, la vivacité de Charles, l'expression de sa figure auraient suffi pour éclairer tout autre qu'Edmond. Le vieillard avait hérité de ses pères les vertus simples des premier âges, et il ne vit dans les instances passionnées du jeunne homme que l'intérêt que doit toujours inspirer le malheur. Il poursuivit :

» Mademoiselle d'Arancey avait six ans lorsque son père quitta la France. Il avait prévu les peines, les fatigues, les privations qu'il a souffertes, et il confia sa fille à une parente âgée, mais sans fortune, qui en prit soin pendant huit ans. Elle mourut. Tous les biens, excepté celui-ci, étaient passés en des mains étrangères. Plus de parens, plus d'amis; oubliée, abandonnée de ceux qu'avait nourris son père, Sophie allait entrer dans un hôpital. — Dans un hôpital, mademoiselle d'Arancey! quelle infamie! — Je ne l'ai pas souffert. — Oh! digne et respectable homme! — Mon fils avait alors dix-huit ans. Georges, lui dis-je, notre maître était fier; mais jamais il ne nous a fait de mal. Sa fille est délaissée: crois-tu, Georges, qu'on s'appauvrisse jamais en faisant du bien? prenons notre demoiselle avec nous.

Nous avons racheté cette ferme, nous la paierons petit-à-petit; quand mademoiselle sera en âge d'être mariée, ce domaine sera sa dot, elle nous en rendra le prix quand elle pourra; en attendant, nous redeviendrons ses fermiers, et le bon Dieu bénira nos travaux. Georges me répondit en me pressant contre son sein. Je montai dans notre carriole d'osier, et je me rendis à la ville. Mademoiselle, dis-je à Sophie, nous ne sommes que de bonnes gens; mais ne refusez pas de venir avec nous; j'espère que vous nous porterez bonheur. Elle pleura en montant dans notre carriole; je pleurais avec elle, et cela parut la soulager. Elle a trouvé ici le nécessaire, du respect et de l'amitié, et sa gaîté est revenue. Elle nous aide dans les travaux qui sont à sa portée, elle nous récrée par son esprit, elle nous charme par sa résignation, et depui

deux ans qu'elle est chez nous, elle n'a eu de chagrin que ceux que me font les régisseurs. Mais ce chagrin-là, monsieur, elle le sent vivement, non qu'elle soit intéressée, mais parce qu'elle voit qu'ils prennent chaque jour sur ma santé. — Vous n'en aurez plus, cher et vénérable vieillard. Je ramenerai la sérénité dans cette ame pure, et dans celle de mademoiselle d'Arancey. Mais dites-moi, M. Edmond, n'aurai-je pas l'honneur de souper avec elle? — Voilà sa place, monsieur; c'est celle qu'occupait ma pauvre femme; je ne pouvais lui en offrir de plus honorable. »

Edmond ne parlait plus, et Charles écoutait encore. Il était debout devant la cheminée; ses yeux étaient fixés sur ceux du vieillard, et il semblait lui dire : encore quelque chose de mademoiselle d'Arancey. Parlez-

m'en encore, parlez-m'en toujours.

Le vieillard, recueilli, courbé sur le devant de son grand fauteuil oubliait et Charles et les pinces dont il agitait machinalement les tisons. Sophie seule occupait alors le bonhomme, quand la porte s'ouvrit pour la dixième ou douxième fois : c'était l'intéressante demoiselle.

Elle se présenta avec aisance ; elle salua Charles avec politesse, et fut embrasser le vieux Edmond. En la revoyant, Charles s'élança avec la prestesse de son âge, et le respect le cloua sur la planche où il était tombé. Il suivait les mouvemens de Sophie ; il n'avait la force ni de l'aborder, ni de détourner ses yeux de dessus elle.

Sophie ne lui marquait aucune attention particulière, mais elle s'occupait de lui en prévoyant les besoins de tous. Elle donna des ordres,

pour que les gens de Charles ne manquassent de rien, et elle fit les honneurs du souper avec grâce, mais sans affectation. Une place n'était pas occupée, et notre jeune homme se douta bien que c'était celle de Georges.

« Il ne vient pas, mon père, dit Sophie. — Il ne tardera pas, mon enfant. — Il est tard, et il travaille depuis la pointe du jour. — Mademoiselle paraît s'intéresser fortement à ce qui touche M. Georges. — Mon père, réservons-lui ce morceau; c'est celui qu'il préfère. — Mademoiselle ne me fait pas l'honneur de me répondre. — Pardon, monsieur, vous me faites sentir mon impolitesse; mais..... — J'étais loin, mademoiselle, d'avoir cette intention, et..... »

Une chanson rustique se fait entendre : mademoiselle d'Arancey sou-

rit, Edmond se frotte les mains, Georges paraît, et Charles s'attriste involontairement. C'est que Georges est grand, bien taillé; il est un peu voûté, par l'habitude d'appuyer sur le soc; mais ses grands yeux noirs sont pleins de vivacité, et font ressortir un teint mâle et basanné; ses lèvres vermeilles laissent voir des dents blanches comme l'ivoire; des cheveux bruns tombent par boucles sur ses épaules carrées, et le plaisir anime tous ses mouvemens.

Il fait à Charles une inclination de tête, prend la main de son vieux père, la secoue avec cordialité; il s'approche de Sophie, qui lui présente la joue en rougissant: Georges l'embrasse d'aussi bon cœur qu'il a serré la main de son père.

Pourquoi cette rougeur, se disait Charles, si elle n'a pour lui que l'amitié qu'elle lui doit à tant de titres?

Elle a été, pour ainsi dire, élevée avec lui, elle n'a vu que lui; il est le fils de son bienfaiteur, elle l'aime, elle doit l'aimer, et cette rougeur est la preuve de son amour.

Cette conclusion n'avait rien de satisfaisant pour Charles. Aussi éprouva-t-il le sentiment le plus pénible qui l'eût jamais affecté; plus d'appétit, plus même d'attention. Accablé sous une foule de réflexions plus tristes les unes que les autres, il ne s'aperçoit pas de l'intérêt avec lequel Sophie écoute le compte que rend Georges à son père des travaux de la journée.

La voix de la jeune personne le tire enfin de la plus fatigante rêverie. « C'est égal, dit-elle à Georges, il fallait rentrer au déclin du jour. On se serait vu, on se serait parlé; vous m'auriez chanté votre romance, et quand je l'entends, j'oublie que

j'ai du chagrin. — Mais notre demoiselle, c'est demain dimanche. — Hé bien ! ne pouvais-je vous entendre demain et ce soir ? — Mais notre demoiselle, c'est aussi demain la fête du village. — Qu'importe, mon ami. — Vous nous faites tous les ans l'honneur de danser avec nous sous le grand tilleul. L'an passé, un caillou vous blessa le pied : hé bien ! mordienne ! je viens de passer une heure à chercher sous l'herbe tout ce qui pourrait vous gêner, et vous trouverez demain la pelouse unie comme un parquet. » Sophie ne répondit rien ; elle prit la main de Georges entre les siennes, et le regarda avec une expression qui fit un mal à Charles, mais un mal !....

« Je ne danserai pas demain, reprit-elle tristement. — Vous danserez, mon enfant, dit le vieux Edmond : ce bon jeune homme a des moyens

de finir toutes nos peines. — Monsieur ? demanda Sophie en fixant Charles pour la première fois. — Je serai trop heureux, mademoiselle, si vous daignez accepter mes services. — Monsieur, c'est à mon bon père à répondre ; il est prudent et je ne fais rien que d'après ses conseils. — J'ai accepté, mon enfant. J'assure votre sort, et je ne crois pas que les secours d'un honnête homme puissent faire rougir ceux qui lui ressemblent.

Georges était placé entre Charles et Sophie. Il prit une main à notre jeune homme, et la lui serra de façon à le faire crier : c'était sa manière de remercier.

« Hé bien ! notre demoiselle, dit-il ensuite à Sophie, vous danserez demain puisque les affaires s'arrangent. — Je danserai si notre bon père me promet de n'être plus triste. — Je

ne le serai plus, mon enfant ; mais aussi promettez-moi.... — Je ne souffre que pour vous : votre gaîté me rendra la mienne. — Fille céleste ! s'écria Charles en se levant.. »

Confus de ce mouvement inconsidéré, il se laissa retomber sur sa chaise, et baissa les yeux sur son assiette ; Sophie rougit encore, Georges fronça le sourcil ; Edmond dit *grâces* à haute voix ; il bénit son fils et sa fille adoptive et, prononça la prière du soir : il salua Charles, et une servante se présenta pour conduire ce dernier à la chambre où il devait coucher.

En sortant de la salle, Charles tourna la tête. Il vit Georges et Sophie se rapprocher du foyer en causant familièrement, et il se retira pénétré de douleur.

Guillaume l'attendait pour suppléer son valet de chambre » Ah !

mon ami ! lui dit Charles. — Qu'est-ce encore, monsieur ? comme vous voilà agité ? — Quelle découverte, Guillaume ! — Et qu'avez-vous donc découvert ! — Elle aime, Guillaume. — De qui me parlez-vous ? — De mademoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Arancey ? — Oui, cette paysanne qui m'a frappé, étonné, séduit, est mademoiselle d'Arancey, dont ces bonnes gens prennent soin. — Tant mieux, cela rendra l'aventure plus piquante. — Une aventure, Guillaume ! — Hé, quoi donc ? — Avec mademoiselle d'Arancey ! — Hé, pourquoi pas ? — Penses-tu à ce que tu dis ? — Pensez-vous à ce que vous allez faire ? Semblable à tous les jeunes gens qui entrent dans le monde, vous êtes capable de parler d'abord de mariage. — Oh ! si je croyais être écouté ! — Si vous le serez, monsieur ! — Impossible, mon

ami. — Une fille qui n'a rien. — Elle a tout. — Qui s'ennuie certainement au village. — S'ennuie-t-on près de ce qu'on aime ? — Elle aime, qui ? ce jeune rustre assez bien bâti ? Elle a pu s'y attacher par désœuvrement. — C'est ce que j'ai pensé. — Mais si vous lui montriez dans la perspective l'abondance, le luxe, la considération, au milieu desquels elle est née, croyez-vous qu'elle balançât un moment ? — Il ne serait pas flatteur de ne devoir la préférence qu'à ces motifs. — A la bonne heure ; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Ecoutez-moi, monsieur : un homme de vingt ans ne se marie pas, ou il a tort. Il prend une maîtresse ; il la quitte pour en quitter deux, six, vingt, et à trente ans il se marie pour doubler sa fortune, ou rétablir ses affaires. Voilà la morale du jour tout, le monde la suit, tou

le monde s'en trouve bien, et je vous conseille de vous conformer à l'usage. — Mais, Guillaume . . . — Mais, monsieur, vous aimez madémoiselle d'Arancey, et vous avez raison; elle est fort jolie; vous l'aurez; c'est tout simple; vous vous en lasserez, c'est tout naturel, et alors nous verrons. — Je n'entends rien à ces systèmes de séduction; ils me révoltent, ils m'indignent. — Je me chargerai seul des détails. — Et de quoi te chargeras-tu, malheureux? de troubler la paix d'une famille estimable? de tourmenter, d'affliger la beauté, l'innocence? Et je le permettrais, moi qui prodiguerais mon sang pour l'arracher à un ravisseur! — Ce sont des mots que tout cela, monsieur; raisonnons. Dans votre position, vous avez à choisir de trois choses. — Lesquelles? — La première, et la plus sage, c'est d'oublier mademoiselle d'Arancey. — Je

ne le puis. — Vous le pouvez, si vous le voulez : soyez quinze jours sans la voir, et vous n'y penserez plus. — Je la verrai demain, je la verrai après-demain, je la verrai aussi souvent que je le pourrai. — Ah ! vous ne voulez pas l'oublier ! Revenons au second moyen, la séduction. — Jamais; jamais. — Parlons donc du troisième, le mariage. — Oui, parlons de celui-là. — Vous êtes sans fortune, ainsi que votre belle. — Hé, je le sais bien. — Vous attendez tout de votre oncle ; il est intraitable, et il n'est pas amoureux. Il hait M. d'Arancey, et il jettera les hauts cris au premier mot que vous lui direz de la demoiselle. — Je le crains. — Moi, je vous en réponds; et vous savez que quand il a prononcé, il ne revient jamais. — Il est trop vrai. — Voyez, monsieur, si vous trouvez un quatrième parti. Pour moi, je n'en connais point, et

j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. »

Charles passa la nuit à se tourner, à se retourner, à faire des projets, à les abandonner, à soupirer, à invoquer le ciel, et au retour de la lumière, il était irrésolu, il était pâle, défait, comme doit l'être quelqu'un qui n'a pas dormi, et qui pendant sept à huit heures s'est tourmenté la cervelle de toutes les manières. Pauvre jeune homme ! Et nous avons tous été comme cela !

Charles s'habille lui-même, Guillaume commençait à lui déplaire ; il arrange ses cheveux devant un petit miroir posé sur un coin de la cheminée, et il se fait vraiment peur! Il descend; tout le monde était levé tout le monde agissait avec cet air libre et content que donne un sommeil paisible. Il rencontre Sophie et Georges. Georges, toujours Georges,

disait-il entre ses dents. Cependant il salue mademoiselle d'Arancey, mademoiselle d'Arancey lui rend très-poliment sa révérence ; elle prend le bras de Georges, et entre avec lui dans la laiterie. Oh ! Georges, toujours Georges ! répète Charles à demi-voix.

Edmond a vu son hôte et vient s'informer de sa santé. » Je ne me porte pas bien, M. Edmond. — Vous n'avez pas dormi ? — Fort peu. — Déjeûnons, cela vous remettra. — J'en doute, M. Edmond. — Georges, Georges ! — Oh ! Georges, Georges... là-bas, dans la laiterie avec mademoiselle d'Arancey. — C'est que le dimanche, voyez-vous ; Georges, au lieu de se reposer, partage avec notre demoiselle les petits soins du ménage, et il dit que cela lui fait plaisir. — Je le crois bien, parbleu... ils paraissent s'aimer beaucoup ? —

Oh ! comme s'ils étaient frère et sœur.
— Peut - être quelque chose de plus.
— Hé, peut - on s'aimer davantage ?
— Que sais - je ? . . . si l'amour...— Jeune homme, vous nous faites injure. Mon fils oserait lever les yeux sur la fille de notre maître ? et je le souffrirais ! je permettrais qu'elle descendît jusqu'à nous ! je lui ferais payer l'asile que je lui ai donné ! Non, monsieur, jamais. D'ailleurs Georges n'a rien de caché pour son père, et s'il était tourmenté de cet amour-là, il me le confierait pour que je l'aidasse à le combattre. — Déjeûnons, déjeûnons, M. Edmond. Je pense comme vous que cela me remettra. »

En effet, le lait et les fruits que servit mademoiselle d'Arancey lui parurent délicieux. Rassuré par ce que lui avait dit le vieillard, il se dédommagea de la diète de la veille. Il fut aimable, gai, spirituel : plus

d'une fois il s'aperçut que mademoiselle d'Arancey souriait à ses saillies, et sans apprêt, comme sans effort il devenait charmant. Bientôt la jeune personne se mêla à la conversation. Modeste, comme devraient l'être toutes les femmes, elle parlait peu, mais elle s'exprimait avec justesse, et un mot de Sophie amenait un nouveau trait de Charles. Le temps s'écoulait avec rapidité pour lui, pour la demoiselle et pour le vieillard, qui écoutait et qui souriait aussi à propos. Georges était froid, silencieux; il examinait attentivement la physionomie de son hôte, qui se développait à mesure qu'il se livrait davantage, et qui s'embellisait à chaque instant. Il soupira et dit à Sophie: « Nous dansons ce soir, et il nous reste encore bien des petites choses à faire. — Vous avez raison, mon cher Georges; je m'oublie en causant

et je vous remercie de m'en avoir fait apercevoir. » Elle sort avec le jeune laboureur, et avec elle disparaissent l'esprit et l'enjouement de Charles.

Guillaume s'était ingéré de venir servir à table. L'air mécontent avec lequel son jeune maître l'avait plusieurs fois regardé lui fit sentir que sa morale avait déplu. Le drôle était trop adroit pour ne pas trouver à l'instant un moyen sûr de se rétablir dans les bonnes grâces de Charles. La conversation était tombée depuis que mademoiselle d'Arancey était sortie, et M. Guillaume, usant du privilège des confidens, prit sans façon la parole. » J'ai fait un tour dans le village, dit-il à Edmond; j'ai vu les apprêts de la fête; elle sera vraiment jolie. Oh! répondit le bon homme, vous n'en avez pas encore d'idée. Quand le tambourin animera notre jeunesse, le coup d'œil sera

superbe. — Et vous n'invite pas monsieur à jouir de l'allégresse générale ? — Monsieur est accoutumé aux plaisirs brillans des grandes villes : les nôtres sont simples comme nous, ils nous conviennent parce qu'il nous suffisent. M. Edmond, reprit Charles, vos plaisirs sont ceux de la nature. Heureux les cœurs qui savent les goûter ! et je vous assure, sans chercher à me faire valoir, que j'en ai toujours fait le plus grand cas. — Hé bien, monsieur, accordez-nous cette journée et partagez la petite fête avec de bonnes gens. — J'en profiterai, et de tout mon cœur. Vîte, Guillaume, monte à cheval, cours au bourg voisin et rapporte tous les rubans que tu trouveras. J'espère, M. Edmond, qu'il me sera permis d'en orner les chapeaux des jeunes gens et les corsets de jeunes filles. — Jamais, monsieur, on ne se refuse ici qu'à ce qui

est mal, et cette marque de prévenance plaira sans doute à tout le monde. »

Charles hâte, pousse Guillaume; il ne peut seller assez promptement son cheval; il ne peut être assez tôt de retour. Oh! se disait le jeune homme, en suivant de l'œil son piqueur, qui va, qui va..... oh! se disait-il, j'offrirai un ruban vert à mademoiselle d'Arancey; elle ne le refusera pas, lorsque j'en présenterai à toutes, et peut-être daignera-t-elle faire attention à la couleur.

Il rentrait dans la salle, lorsque Georges et Sophie revinrent. « Il m'a semblé voir, dit Georges, plusieurs hommes à cheval, et je croyais monsieur parti. Non, répondit le bon père, monsieur reste. Ah, monsieur reste, reprit Georges, et il soupira.

La matinée fut employée à des choses indifférentes. Sophie allait et

venait. Georges ne la quittait pas d'une minute, et Charles soupirait à son tour : il s'approchait de la demoiselle, quand les convenances le permettaient ; il s'arrêtait quand il craignait de paraître indiscret ou importun : un sourire qu'obtenait Georges ranimait ses soupçons ; une caresse innocente rallumait sa jalousie ; un mot affable que Sophie lui adressait le calmait aussitôt, et lorsque midi sonna, il avait passé cent fois de l'espérance à la crainte et de la crainte à l'espérance.

A la fin du dîner, Guillaume parut, chargé de rubans de toutes les façons et de toutes les couleurs. Georges s'échappe, il court, il vole, il revient ! il a aussi son ruban à la main. « Celui-ci, notre demoiselle, n'est pas aussi beau que ceux d'un monsieur ; mais vous ne refuserez pas l'offrande de l'amitié. Je l'ai pris

blanc pour figurer la pureté de votre ame. « Oh ! s'il aime, pensait Charles, il n'a pas comme moi la présomption d'espérer, et cependant il a des droits..... Oh ! quelle leçon il me donne ! »»

Sophie prit le ruban de Georges d'un air satisfait, elle l'attacha à sa collerette, et Charles jeta sur une chaise le paquet que Guillaume venait de lui remettre. « Aurai-je au moins l'honneur, dit-il à Sophie, de danser la première contre-danse avec vous ? — Je ne puis, monsieur, m'engager que pour la seconde ; la première est toujours avec Georges. Oh ! Georges, Georges, et toujours Georges, dit Charles, en se tournant vers la croisée, où il fut rogner ses ongles, les yeux fixés sur un vieux colombier. »

Au village, on travaille le jour et on dort la nuit. Les fêtes les plus

solennelles ne changent rien à l'ordre établi. On y danse également le jour, parce qu'il faut reposer pour être en état de reprendre le travail le lendemain au point du jour ; et puis les jeunes villageoises n'ont pas besoin de flambeaux pour paraître fraîches, et donner de la vérité au rouge de crêpon ou de vinaigre ; les femmes s'embarrassent peu qu'on voie leurs rides naissantes : leurs maris ont vieilli avec elles, et elles n'ont pas le temps de chercher à plaire à d'autres. A une heure donc, à une heure après-midi, le tambourin, le flûtet et un mauvais violon se font entendre dans les rues du village.

Et vite, Georges tire ses gants de fil blanc, et vite Charles présente la main à Sophie. Il est trop tard, Georges. Mademoiselle d'Arancey ne pouvait sans impolitesse refuser

le bras de l'étranger. Georges soupire en marchant à côté d'elle. Sophie le regarde ; Georges la regarde aussi, et d'un air si triste ! Sophie passe son autre bras sous celui de Georges ; Georges sourit, et Charles soupire à son tour.

Le bon vieillard les suit, appuyé sur son bâton noueux. Il a pris l'habit de drap d'Elbeuf marron, à grands paniers et à paremens qui couvrent l'avant-bras, et s'arrondissent, en descendant jusqu'aux hanches ; il a la veste de casin blanc brodée en coton rouge, dont les basques avancent et reculent alternativement, d'après le mouvement des genoux ; ses bas de laine grise sont roulés sur une culotte de velours d'Utrecht noir, et ses petites boucles de cuivre attachent des souliers carrés. Il marche d'un air prépondérant, parce qu'il a été mar-

guillier, et bien qu'il n'y ait plus de fabriques, on n'en doit pas moins des égards à un ancien dignitaire.

Ils arrivent sur la place. Le cabaretier du lieu y a porté ses tables, ses bancs, ses pots, ses verres, et une feuillette de petit vin du pays. Le pain blanc, les jambonneaux, les andouillettes flattent la vue et caressent l'odorat des sobres habitans. Sur deux tonneaux vides sont juchés les deux ménétriers, dont les accords provoquent la gaîté. Sous d'humbles toiles soutenues par des perches, le marchand de pain d'épices, de joujoux, le petit mercier et Polichinelle appellent les chalans que retient le galoubet. Les vieillards s'entretiennent à table, le verre à la main; l'un parle de ses campagnes, l'autre de ses jeunes amours. Les mères observent leurs filles;

une agacerie, un coup d'œil lancé à la dérobée, leur font pressentir un mariage qui pourra se faire après la récolte prochaine. Les jeunes filles, les jeunes garçons se disposent à sauter, non pas pour qu'on les regarde, mais pour se divertir.

Lorsque les quatre personnages s'approchèrent du grand tilleul, les vieillards se levèrent et offrirent une place à monsieur le marguillier. Les jeunes gens des deux sexes entourèrent; pressèrent Sophie. Point de révérences, point de complimens; des marques d'intérêt, de déférence exprimées par des bouches naïves, organes de bons cœurs. « Ah! disait Sophie à Georges, qu'il est doux d'être aimée ainsi! Ah! mademoiselle, répondait Charles, qu'il est doux de le mériter! »

Mademoiselle d'Arancey se place avec Georges : trois couples se pré-

sentent aussitôt. On danse, on se croise, on s'embrouille, on rit, on recommence. Charles, appuyé contre le gros tilleul, suivait tous les mouvemens de Sophie : on le tire par l'habit. C'est Guillaume, chargé de ses rubans dont il ne sait que faire. « Hé, parbleu ! lui dit Charles, distribue-les toi-même.

Guillaume, très-connaisseur, commence par les plus jolies ; toutes refusent. Il passe aux mamans, aux jeunes gens, aux vieillards ; par-tout mêmes refus ; quelquefois même des marques de dédain. Sophie, à qui rien n'échappe, quitte précipitamment son danseur. « Monsieur, dit-elle à Charles, on n'a pas ici la sottise d'avoir de l'orgeuil ; mais on s'estime ce qu'on vaut, et je vois qu'on n'a pas cru devoir accepter du valet ce que le maître a dédaigné d'offrir. Vous êtes un ange, lui ré-

pond Charles ; vous instruisez comme vous savez plaire. »

Il saute sur une table, et demande à être entendu. Un cercle se forme autour de lui. Les nez en l'air, les bouches ouvertes, les yeux fixés sur lui, on écoute et on attend. « Le zèle de mon piqueur, dit-il, lui a fait commettre une faute que je n'avais pas prévue. J'avais demandé à M. Edmond s'il me serait permis de parer de ces rubans ces jeunes gens et ces demoiselles. Encouragé par sa réponse, je me proposais de les placer moi-même ; et Guillaume n'a pas réfléchi qu'en cherchant une jouissance, il m'imposait une privation. Permettez, mes amis, que je vous offre ces bagatelles comme une légère marque de mon estime. »

Charles mentait en accusant son piqueur ; mais il avait une bévue à réparer ; la réparation indiquée par

Sophie lui paraissait d'une nécessité absolue, et on se tire d'un mauvais pas comme on peut.

A peine a-t-il cessé de parler, que les fillettes se présentent l'une après l'autre, les yeux baissés, les joues vermeilles et les mains croisées sur le devant du corset. Un petit marchand d'épingles avait saisi l'occasion. Monté sur une pierre, il allongeait le bras et tenait son papier élevé à la hauteur de Charles. Charles prenait une épingle, déroulait une pièce de ruban, l'attachait; il adressait à toutes des paroles flatteuses; et pas un mot qui pût alarmer la pudeur : Sophie était là, Sophie le voyait, et pour lui être agréable, il fallait être pur comme elle.

Aux jouvencelles succédèrent les garçons. Ils ont un air décidé, et le chapeau à la main. Tous eurent part aux largesses de Charles, tous le

remercièrent, et la contre-danse finit. Mademoiselle d'Arancey s'approcha à son tour, appuyée sur le bras de Georges. « Tout le monde peut faire des fautes, dit-elle à Charles ; il est beau d'avoir le courage de les réparer. N'aurai-je pas aussi mon ruban ? — Il ne m'en reste que deux, mademoiselle ; un vert.., — Et un souci ; c'est ce dernier que je choisis : la couleur convient à ma situation. Monsieur, donnez l'espérance à Georges : dans son état on en a besoin. » Georges entr'ouvrit sa chemise. « Voici, notre demoiselle, celui que vous me donnâtes l'an passé : permettez que je n'en porte pas d'autre. »

Ah ! pensait Charles, l'amour ne se cache point ; elle a lu dans mon ame. Si je n'ai rien à espérer, pourquoi m'avoir fait sentir mon impolitesse envers ces paysans ? Pour-

quoi me louer quand j'ai réparé une bévue ? Pourquoi me demander elle-même un ruban, et l'attacher à côté de celui de Georges ? Une jeune personne de seize ans donne-t-elle des conseils et des récompenses à quelqu'un qui ne lui inspire aucun intérêt ! Mais la couleur de l'espérance, dont elle voulait que je parasse ce garçon ?..... Ah ! l'espérance d'une vie moins laborieuse, d'une aisance plus marquée ; voilà sans doute ce qu'elle souhaite à Georges ; et tout bien examiné, elle n'a pas d'amour pour lui.

Plein de ces idées flatteuses, Charles prend la main de mademoiselle d'Arancey, et se dispose à commencer la seconde contre-danse. A l'instant on abandonne la piquette et les petits gâteaux, et Polichinelle, et le marchand de pain d'épices. Voyons, disaient les jeunes filles, comment

danse ce beau jeune homme, qui donne de si jolies pièces de ruban.

Charles n'était pas ce qu'on appelle à Paris un beau danseur, mais il avait de la précision et beaucoup de grâce naturelle. Le désir de plaire et le rayon d'espoir qui l'animait en ce moment, devaient donner à sa danse une expression dont l'art n'approcha jamais. Il part, et on s'étonne; léger comme Zéphir, à peine effleure-t-il le gazon. Tous ses mouvemens respirent l'amour, qui se peint dans ses yeux, et un murmure d'admiration se fait entendre.

Mademoiselle d'Arancey ne se livre d'abord qu'avec timidité; mais électrisée elle-même par une manière de danser qu'on ne connaît pas au village, elle se laisse aller au charme qui l'entraîne. Ses yeux n'expriment que la gaîté; mais sa bouche

daigne sourire, et Charles est ivre de plaisir.

Leurs bras s'entrelacent, se détachent, se cherchent, se reprennent et se caressent encore. Ces passes voluptueuses font valoir les contours de deux corps parfaits. Quelquefois ils sont à dix pas l'un de l'autre, mais c'est pour se rapprocher avec la promptitude de l'éclair, s'unir et ne paraître qu'un. Dans une de ces passes, la bouche de Charles touche presque celle de la belle Sophie. C'est son haleine qu'il respire, c'est sa gorge naissante qu'il presse contre son sein..... Un cri se fait entendre; la danse est suspendue. On regarde, on cherche..... on trouve Georges étendu au pied d'un arbre. La pâleur de la mort couvre ses joues; ses lèvres décolorées sont agitées de mouvemens convulsifs.

Sophie s'élance, court, prend la

tête du malheureux jeune homme, et la pose sur ses genoux. Aidée du vieux Edmond, elle le relève, elle lui aide à marcher; elle s'éloigne de la voiture sans adresser un mot d'excuse à Charles, sans même paraître penser à lui.

« Oh! répétait alors celui-ci, donnez l'espérance à Georges, dans son état on en a besoin! Quelle espérance elle voulait que je confirmasse! Celle de voir combler un jour l'intervalle qui les sépare..... Elle l'aime, elle l'aime, je n'en saurais douter. Guillaume, rassemble nos gens; que dans cinq minutes les chevaux soient à l'entrée de cette place. Tu m'excuseras auprès de M. Edmond: tu lui diras que je crains de le déranger dans les soins qu'il rend à son fils...: Tu lui diras.... tu lui diras ce que tu croiras convenir... Je ne veux plus la voir, je ne la verrai plus. »

Charles se dérobe à la multitude, il marche au hasard. Il regrette sa première tranquillité, il maudit l'amour, cet amour qui s'est si rapidement emparé de toutes ses facultés. « Oui, ajoutait-il, oui je serai malheureux, parce que Georges l'a connue avant moi. Il n'a pu supporter l'abandon avec lequel elle dansait; il a succombé à sa jalousie, et pour le secourir elle n'a consulté que son cœur, elle a oublié cent témoins qui l'environnaient, elle a dédaigné les bienséances.... Ah! Sophie, Sophie! »

Il monte à cheval; il enfonce ses éperons dans les flancs de l'animal; il laisse ses gens bien loin derrière lui. Il arrive chez son oncle, couvert de sueur, de poussière; il dissipe l'inquiétude de M. Botte, en attribuant à la fatigue le désordre qui a dérangé tous ses traits. Il se renferme chez lui, et se jette sur une

ottomane; il y passe une partie de la nuit.

La fraîcheur de la nuit calme son sang enflammé. Il se met au lit, et le sommeil qui l'avait fui la nuit précédente, vient malgré lui fermer ses paupières. Il se réveille assez tranquille, et l'idée de Sophie est la première qui s'offre à son imagination. « Je l'ai promis, dit-il, et je la servirai. Je lui donnerai tout ce que j'ai, tout ce que me donnera mon oncle. Elle sera propriétaire d'un bien qu'elle brûle de partager avec Georges. Je serai malheureux toute ma vie; mais elle ne m'ôtera pas la consolation d'avoir contribué à son bonheur. »

Il se lève, il court chez tous ceux qui peuvent être utiles au bon homme Edmond; il les persuade, il les gagne : il rassemble quelques bijoux que son oncle n'a plus l'habitude de

lui voir porter ; il en joint le produit à ce qu'il possède d'argent comptant. Il appelle Guillaume, il lui donne ses instructions ; car, pour lui, il ne verra pas mademoiselle d'Arancey, il ne veut plus la voir.

Le jour se passe sans qu'il ait rien changé à ses résolutions. La nuit vient, et il se trouve seul avec son cœur. « Ne plus la voir, disait-il, ne plus la voir ! Hé ! le puis-je, bon Dieu ! l'effort est impossible. » Il sonne, son valet de chambre rentre : « Qu'on m'envoie Guillaume. »

Guillaume, rends-moi le paquet que je t'ai remis dans la journée, et demain de grand matin mon équipage de chasse. — Mais, monsieur... — Point de mais. — Cette demoiselle d'Arancey vous fera devenir fou. — Oui, fou, c'est le mot. Sors, et obéis.

CHAPITRE III.

Autre suite de l'exposition.

Au point du jour la trompette sonne. Les valets, les chevaux, les chiens, tout est prêt. On part, on arrive au *lancer*. « Guillaume, dit Charles, je vais à la ferme d'Arancey. Quand on s'apercevra de mon absence, tu feindras de croire comme les autres que je me suis égaré; tu me chercheras avec eux, et tu me chercheras jusqu'à ce que je reparaisse. »

Il parcourt rapidement six à sept lieues de chemin, et à mesure qu'il se rapproche de Sophie, il jouit du plaisir de la revoir, il éprouve le malaise d'une jalousie qui se ral-

lume à chaque pas. Partout il a vu mademoiselle d'Arancey ; partout, hélas ! elle a donné à Georges des marques du plus vif attachement.

Il met pied à terre dans la cour de la ferme. La grosse Marguerite, celle qui l'a conduit dans cette chambre d'où l'amour a chassé le sommeil, la grosse Marguerite lui apprend qu'Edmond et son fils sont aux champs : « Au moins, se dit-il, je ne verrai pas aujourd'hui ce monsieur Georges, pour qui on affecte de tout oublier. »

Il apprend que mademoiselle d'Arancey est seule. La trouver seule était ce qu'il désirait avec ardeur, et maintenant il craint de se trouver tête à tête avec elle. Quel maintien prendre ? Que dire qui ne décèle un secret qu'il voudrait cacher à tout l'univers, qu'il voudrait surtout cacher à Sophie. Parler de Georges,

chercher à pénétrer le secret de mademoiselle d'Arancey, ne serait pas délicat. Se déclarer, lorsque la jeune personne est évidemment prévenue en faveur d'un autre, serait un acte de démence; et le moyen de parler désormais à Sophie, sans lui parler de son amour?

Mademoiselle d'Arancey a été avertie de l'arrivée de Charles; elle s'est avancée au-devant de lui; elle l'invite à entrer. Il la suit elle lui montre un siége; il s'assied près d'elle, timide, muet comme il était le jour où il la vit pour la première fois. Combien de belles dames eussent voulu être à la place de Sophie! Quel parti une femme *usagée* tire d'un cœur absolument neuf, et qui se donne tout en entier! Sophie a les mœurs pures de village; mais Sophie est clairvoyante: tant de signes d'une passion violente ne peuvent lui échap-

per ; mais cette passion même lui fait partager l'embarras de Charles elle est muette comme lui.

Assis l'un à côté de l'autre, ils levaient alternativement les yeux, et les baissaient aussitôt. Charles roulait et déroulait l'oreille d'un gros chien de basse-cour, qui s'était couché près de lui. Sophie avait son joli pied appuyé sur les barres d'une chaise, qui se trouvait devant elle, et elle en arrachait la paille brin à brin. Quel maintien ils avaient tous deux ! Comme on s'en serait moqué à Paris ! mais à Paris, comme ailleurs, on a quelquefois tort.

Cette position ne pouvait toujours durer. Si l'un disait un mot, la conversation ne manquerait pas de s'engager. Mais qui le dira, ce mot ? le premier est si difficile à trouver ! On s'observe, on est sur ses gardes, on tremble de se compromettre. « Mon-

sieur ne voudrait-il pas se rafraîchir ? dit enfin Sophie. » Et Charles tressaillit, comme s'il n'eût jamais entendu cette voix. « Oui, monsieur doit avoir besoin de prendre quelque chose. » A cette question si simple, Charles ne répondait rien. Il était pourtant bien facile de dire oui, ou non.

Les servantes sont occupées et c'est Sophie elle-même qui lui verse un verre de vin. — « Mademoiselle, je vous remercie. — Il n'est pas très-bon, monsieur. — Excellent, quand c'est vous qui l'offrez. — Vous êtes trop poli. — Peut-on l'être trop avec vous ? — Vous me flattez, monsieur. — Je suis vrai, mademoiselle ; quoi qu'on vous dise de flatteur, on sera toujours loin de la vérité. »

Mademoiselle d'Arancey arrache encore deux ou trois brins de paille, et levant ses beaux yeux sur Charles :

« Je ne présume pas, monsieur, que vous soyez venu de si loin pour me faire des complimens trop exagérés pour que j'y sois sensible. — J'apporte à M. Edmond le peu d'argent dont je peux disposer. — C'est à M. Edmond que vous l'apportez! — Il est prudent, il est votre conseil, il a accepté pour vous..... — Et je vous remercie pour lui. — Je n'ai encore rien en propre; mais j'espère avec du temps et de l'économie assurer cette propriété à M. Georges. — Pourquoi à lui, monsieur? ne puis-je pas aussi avec du temps et de l'économie rembourser mes bienfaiteurs et rentrer dans le bien de mes pères? — Pardon, mademoiselle, il vient de m'échapper une expression déplacée, désobligeante peut-être; mais j'avoue que je ne saurais m'empêcher de parler de M. Georges. — J'en parle aussi avec plaisir, quand je ne le vois pas, et

quand involontairement je lui donne du chagrin, je me fais un devoir de le lui faire oublier. — Avant-hier, par exemple, n'est-il pas vrai, mademoiselle? — Oui, monsieur, avant-hier : vous avez de la mémoire. — Oh, beaucoup, mademoiselle. — J'en ai assez, monsieur, pour qu'il soit inutile de me rappeler mes torts. — Je ne vous entends plus. — Il est certaines danses que l'usage peut autoriser dans les capitales, et qui paraissent ici déplacées, libres même; je tranche le mot. — Qui paraissent telles, à M. Georges surtout. — Oui, à Georges. — Il a osé vous faire des reproches? — Il n'ose rien, monsieur, mais l'état où vous l'avez vu disait tout. — Oui, tout, mademoiselle. — Tout le monde fait des fautes, vous disais-je un instant avant; vous avez effacé la vôtre, je me suis empressé de réparer la mienne. —

Ah, vous êtes comptable de votre conduite à M. Georges! — Non, monsieur, je ne dois de compte qu'à moi; mais George souffrait..... — Il n'est pas le seul qui souffre, mademoiselle, et vous ne faites rien que pour lui. — Vous me faites souvenir moi-même, monsieur, que je vous dois des excuses. — A moi, mademoiselle? — De l'impolitesse avec laquelle je vous ai quitté au milieu d'une contre-danse. — Des excuses, des excuses! hé, non, mademoiselle, ce ne sont pas des excuses que je demande. — C'est pourtant tout ce que je puis; c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi. — Je n'attends rien..... je ne demande rien..... Georges pour vous.... le désespoir pour moi. — Remettez-vous, monsieur, vous oubliez les égards..... — Je suis perdu, égaré, hors de moi... » Et sans pouvoir ni se maîtriser, ni

même réfléchir, Charles tombe aux pieds de mademoiselle d'Arancey.

« Relevez-vous, monsieur, et écoutez-moi. Je crois devoir à mes malheurs une raison prématurée, et j'ai pris ici beaucoup de la franchise de nos bons habitans. Je vous connais peu, mais je vous connais par des actions louables, et si je vous ai si légèrement jugé..... — Non, mademoiselle, non, je vois trop que je n'ai de droit qu'à votre estime ; mais cette estime est fondée, j'ose vous l'assurer. — Je ne m'armerai donc pas contre vous d'une fierté inutile ; je descendrai bien moins à la dissimulation ; je vais vous parler avec sincérité. Je me suis aperçue de l'impression que j'ai faite sur vous, et j'en ai été affligée. — Affligée, mademoiselle ? vous prononcez mon arrêt. Je vous salue, et je n'aurai l'honneur de vous revoir que lors-

que vos intérêts l'exigeront. — Monsieur voudra bien, avant de partir, m'écouter encore un moment. — Hé! qu'entendrai-je, mademoiselle..... — Rien de bien satisfaisant pour vous, monsieur; mais il ne suffit pas à une jeune personne d'être irréprochable; il faut qu'on la juge ce qu'elle est, et vous êtes du petit nombre de ceux dont je compte l'opinion pour quelque chose. Ecoutez-moi, sans m'interrompre, je vous en prie. — Mademoiselle, il ne m'échappera pas un seul mot.

« — Vous savez comment je suis entrée dans cette maison, comment j'y suis traitée : il est inutile de vous parler de mes sentimens envers ces deux hommes respectables, puisque vous avez un cœur sensible. Georges et moi, nous avons crû ensemble, nous avons partagé les mêmes plaisirs, et ces jeux de la première adolescence ont établi entre nous une

intimité à laquelle le temps a chaque jour ajouté. Mais Georges, plus âgé que moi, avait un sentiment naturel des bienséances, et ses égards, ses respects mêmes m'ont toujours garantie de toute espèce de danger.

» Depuis un an Georges est devenu triste, pensif, distrait, et voilà pourquoi je ne le laisse jamais à ses réflexions. Le travail l'occupe seul aux champs ; ici je m'efforce d'éloigner de lui des idées affligeantes ; bien affligeantes, sans doute, puisqu'il refuse de me les confier. Son père n'a nul soupçon de son état, et moi je respecte son secret ; je me suis chargée seule du soin, du devoir de le consoler. Il m'écoute avec douceur, avec reconnaissance, et souvent, assez souvent, j'ai ramené le calme dans son cœur, et la gaîté sur son front. »

« Voilà, monsieur, l'unique cause de mes attentions soutenues pour

Georges, de ces attentions qui vous ont donné de la jalousie, et vous me permettrez de vous observer que vous n'avez pas le droit d'être jaloux. — Il est trop vrai, mademoiselle; mais M. Georges peut-il l'être sans vous déplaire ? — L'amitié, monsieur, connaît aussi la jalousie. — Hé, mademoiselle, avez-vous pu vous y méprendre ? L'autre jour, à souper, vous avez paru applaudir à quelques saillies, que vous seule m'inspiriez, et M. Georges est devenu froid, mais d'un froid affecté. Il n'a pu cacher son mécontentement, quand il a su que je restais à la fête; enfin il s'est trouvé mal, très-mal, lorsque j'ai dansé avec vous. »

« Voici à peu près, monsieur, ce qu'il m'a dit ce matin. Le jeune homme que nous avons reçu vous aime, notre demoiselle. — Ah ! il a aussi vu cela ? — Il a vu cela, et il a ajouté : selon

le rapport de ses gens, le jeune monsieur sera immensément riche ; mais il dépend d'un oncle qui calculera sans doute à quelle fortune son neveu doit prétendre. — Voilà, mademoiselle, des craintes bien obligeantes et bien prématurées. — Cet oncle, c'est toujours Georges qui parle, cet oncle est opiniâtre, dur même, et le jeune monsieur paraît violent. Les obstacles irriteront un amour qui ne fait que de naître. — Et qui est extrême, et qui décidera du reste de ma vie. — Le jeune monsieur ne ménagera rien ; il se brouillera avec son oncle, et vous joindrez au chagrin de vous être inconsidérément attachée à lui, le regret de lui faire perdre sa fortune. — Et comment monsieur Georges, qui n'ose rien, disiez-vous, prononce-t-il que mon oncle ne sera pas, comme moi, sensible à tant de mérite, qu'il ne s'empressera pas de

réparer les torts de la fortune envers vous ? — Cela n'est pas probable, monsieur. — Probable... Non, mademoiselle. Georges a donc eu raison de me parler ainsi. — Georges a ses motifs pour m'éloigner de vous. Nous avons ensuite parlé de la danse, et Georges a cru voir que vous me respectiez peu. — Je ne vous respecte pas ! l'insolent ! Voyez-vous, voyez-vous, mademoiselle, comme il cherche à me perdre dans votre esprit ! — Vous m'avez promis, monsieur, de ne pas m'interrompre. — Pardon, mille pardons, mademoiselle. — Si le jeune monsieur, a poursuivi Georges, vous respectait comme il le doit, vous aurait-il fait faire en dansant ce que jamais personne n'eût imaginé ici, ce que jamais aucune fille n'osera s'y permettre ? Toutes se sont insensiblement éloignées, et quand j'ai vu cet éloi-

gnement, remarqué ce silence d'improbation, il m'a semblé que mon cœur se brisait, et j'ai perdu l'usage de mes sens. Voilà, monsieur, ce que m'a dit Georges, et je ne trouve là que le langage de la vraie, de la solide amitié. Il est certain que si j'étais moins connue ici, si j'étais moins aimée, cette malheureuse contre-danse me faisait un tort irréparable. Je me suis excusée près de ces bonnes gens. — Près de ces villageois, mademoiselle d'Arancey! — Il n'y a plus qu'une pauvre Sophie, qui ne trouve qu'ici des amis, des compagnes; les détails même dans lesquels j'entre avec vous, vous prouvent, monsieur, combien je suis jalouse de l'estime de tout le monde. — Ah! mademoiselle, qui pourrait vous refuser la sienne? — Ceux dont je ne respecterais pas les usages. J'ai tout attribué de votre part à la li-

berté qu'autorisent les villes ; je me suis prévalue de l'impossibilité de vous laisser au milieu d'une contre-danse ; j'ai fait remarquer que je n'ai pas balancé, quand je me suis vue l'objet du blâme public. Il est pourtant vrai que je dansais avec plaisir, avec assez de plaisir pour ne rien remarquer, et que je n'ai cessé que pour secourir Georges. »

« — J'avoue, mademoiselle, que ces éclaircissemens que vous ne me deviez pas, que j'étais loin d'attendre de vous, me paraîtraient satisfaisans, convaincans même, si je pouvais les concilier avec le ruban rose que monsieur Georges porte sur son cœur, avec le ruban vert que vous lui destiniez. — Eh, monsieur, ceci est aussi facile à expliquer que le reste. En lui présentant le ruban vert, je lui donnais à entendre que j'espérais, ou qu'il me confierait son

secret, ou qu'il surmonterait son chagrin. Il porte le petit ruban rose, parce que c'est moi qui le lui ai donné; je porte aussi le ruban blanc que j'ai reçu de lui; et si vous mettiez trop d'importance à cela, vous vous tromperiez étrangement sur la nature de mes sentimens pour Georges. — Est-il bien vrai, mademoiselle, est-il bien vrai que vous ne l'aimez pas? — Dans le sens que vous attachez à ce mot, non, monsieur, je ne l'aime pas. — Vous ne l'aimez pas! ah! répétez-moi, répétez-moi encore que vous ne l'aimez point. — Si je l'aimais, monsieur, je le dirais à son père, à vous, à toute la terre, et je ne serais blâmée que de ceux qui ne connaissent pas la reconnaissance. Nous avons épuisé, monsieur, tout ce qui peut avoir rapport à Georges; je vais maintenant vous parler de vous.

« Je m'estime assez pour penser qu'on ne peut avoir sur moi que des vues honorables : mais je suis très-jeune encore, et ma situation ne me permet pas de penser à un établissement. — Tout, mademoiselle, tout, au contraire, semble vous presser de reprendre votre rang dans la société. — Personne ne peut me le rendre, monsieur. Vous-même, qui vous efforcez de trouver tout facile, vous oubliez le juste ascendant qu'a sur vous un oncle, qui, très-probablement, vous en conveniez tout à l'heure, n'entrera point dans vos vues, et je vous avoue que je me trouverais très-humiliée d'être rejetée par le chef d'une famille dans laquelle je ne prétends pas entrer. C'est ce qui m'arrivera cependant, si vous ne maîtrisez une impétuosité qui vous fait prendre l'exaltation de la tête pour les douces émotions

du cœur. — Ah ! par grâce, ne calomniez pas ce cœur où vous régnez la première, et où vous régnez sans retour. — Vous ne me persuaderez pas, monsieur, qu'un amour de quarante-huit heures ait jeté de profondes racines, et qu'il soit difficile de le vaincre. — Mademoiselle, vous vous jugez comme une femme ordinaire. Malheur à qui vous connaît comme moi, et qui cesserait de vous aimer ! — Promettez-moi, du moins, monsieur, de ne pas compromettre envers monsieur votre oncle, et ma tranquillité, et une sorte d'orgueil qui, peut-être, n'est pas déplacé. Pour vous déterminer à m'accorder ce que je vous demande, je vous prie de bien entendre, de vous souvenir que le consentement même de votre oncle ne changerait rien à mes résolutions : elles sont fondées sur le respect filial, et je veux que vous les

jugiez. J'ai mon père, monsieur; il est fugitif, malheureux. Depuis longtemps je n'en ai plus de nouvelles ; mais je n'en suis pas moins sous sa dépendance. Il a quitté la France par attachement à des préjugés héréditaires, que j'apprécie maintenant à leur juste valeur ; mais ces préjugés sont l'unique bien qui lui reste; ils sont peut-être sa consolation, et je n'ajouterai pas à ses chagrins, en faisant un choix qui ne s'accorderait point avec sa façon de penser. Je vous engage donc, monsieur, à cesser des poursuites absolument inutiles; mais je ne renonce pas aux services que vous rendez à M. Edmond, et dont par la suite je profiterai seule. Mon amitié en sera le prix ; vous la méritez, je vous l'offre : n'attendez rien de plus. »

Qui ne croirait, en entendant parler ainsi mademoiselle d'Arancey,

qu'elle a reçu de la nature une énergie, (osons-nous servir du mot) une roideur de caractère, qui fait quelquefois des femmes estimables, mais qui est loin de les faire aimer. Notre Sophie, au contraire, douce, bonne, sensible, incapable de résister dans les choses indifférentes; notre Sophie n'avait pas la présomption de croire qu'elle pût résister toujours à un jeune homme charmant qui disputait avec Edmond et on fils, de soins, de prévenances et de bienfaits. Elle avait développé à Charles les obstacles réels qui s'oposaient à leur union; elle s'était armée d'une certaine fierté, parce qu'elle désirait sincèrement alors que le jeune homme l'oubliât.

Cependant elle n'avait pas d'amour pour Georges, et il devenait indifférent que Georges en eût, ou n'en eût pas pour elle. Elle ne marquait pas

d'éloignement personnel pour Charles ; elle paraissait seulement effrayée des difficultés que lui présentait sa raison ; elles disparaîtraient à mesure qu'elle serait moins indifférente, et il est très-ordinaire qu'un homme aimable anime une jolie fille de seize ans.

Tels étaient les petits calculs que faisait Charles en revenant avec son Guillaume, ou plutôt telles étaient les vraisemblances que le drôle lui faisait adopter. Il sentait que l'unique moyen de se maintenir auprès d'un maître à principes, est de flatter sa passion : c'est ainsi qu'on mène tous les hommes, et Guillaume n'était pas sot.

Charles s'était engagé sans peine à être discret avec son oncle ; si la jeune personne paraissait le craindre, Charles le redoutait bien davantage. Mais s'en tenir, avec Sophie, à la

douce, mais froide amitié, c'est plus qu'il ne pouvait tenir; c'est aussi ce qu'il n'avait pas promis. Il était mal partout où il n'était pas avec elle, et il la voyait presque tous les jours. Il fallait des prétextes : chez lui, c'était un goût pour la chasse qui augmentait à chaque instant, et mademoiselle d'Arancey commençait à ne plus trouver extraordinaires ces voyages si répétés. Tantôt il venait rendre compte de ses démarches officieuses; tantôt il venait annoncer un nouveau paiement; une autre fois il était indispensable qu'il se concertât avec la jeune demoiselle sur les moyens de gagner encore un mois, une décade, un jour. Pouvait-elle sans injustice se plaindre d'un jeune homme qui lui consacrait tout son temps, tous ses soins? On commençait par raisonner affaires, c'est dans l'ordre; mais, sans qu'on s'en aperçût,

la conversation prenait une tournure sentimentale : Sophie ne laissait rien échapper de positif ; mais elle écoutait, elle n'interrompait point ; elle rougissait quelquefois.

Charles arrivait toujours à l'heure où Georges était aux champs. Il avait cessé de le considérer comme un rival dangereux ; mais il évitait un témoin incommode, un ami sévère, qui, de l'aveu de mademoiselle d'Arancey, conservait toute son influence sur son esprit..... Pauvre petite ! sur ton esprit !.... Et ton cœur, qui le fait battre avec cette douce chaleur ? Qui excite ces soupirs que tu dérobes encore à l'amant trop passionné pour être observateur ? Les lui déroberas-tu long-temps ?

Le gouvernement venait de changer de forme. Il était permis d'avoir un château ; on n'était plus obligé de jeter au feu des portraits de famille,

uniquement parce que ceux qu'ils représentaient avaïent été nobles ; on respirait enfin. Monsieur Botte, et l'ami Horeau étaient allés à Paris pour suivre des recouvremens ; Charles était resté maître absolu chez son oncle. Il pouvait s'absenter deux jours, quatre jours, huit jours, sans rendre de compte à personne, et cette occasion est de celles qu'un jeune homme amoureux ne laisse point échapper. Il part pour la ferme d'Arancey, et il a pris avec lui les ouvriers nécessaires.

Les moutons, le gros bétail sont rétablis dans leurs étables, où ils doivent se trouver mieux que dans des salons et des boudoirs : le château est nétoyé, réparé, et les portraits de famille sont honorablement remis à leur place. Tout cela a occasionné des frais ; mais ce qui reste de bijoux au jeune homme les acquitte. Le cher

oncle peut remarquer qu'on ne s'en pare plus ; il peut faire des questions embarrassantes, il peut se fâcher sérieusement ; mais on est auprès de mademoiselle d'Arancey ; on ne doit revoir cet oncle redoutable que dans quinze jours au plutôt, et dans quinze jours on s'avisera.

Les réparations urgentes n'avaient pu se faire en moins d'une semaine. Une semaine toute entière auprès de Sophie ! Charles dirigeait tout, et il avait tant de goût qu'il faisait recommencer ce qui était très-bien ; il craignait qu'on ne finît trop tôt. Sophie ne se mêlait de rien, parce que M. Charles ordonnait à merveille ; mais elle était bien aise de suivre les travaux, et rien de plus naturel : c'est dans ce château qu'elle est née, c'est ce château qu'elle espère habiter un jour, et elle se disait tout bas, bien bas, c'est à M. Charles que j'en aurai

l'obligation. Peut être nommait-elle intérieurement celui avec lequel il lui serait doux de l'habiter.

Dès le matin, elle prenait d'une main son sac à ouvrage; elle portait de l'autre une corbeille d'osier dans laquelle était le déjeûner commun. Elle s'asseyait sur l'appui d'une croisée, sur un bout de planche, sur une poignée de paille. Elle était toujours à portée de tout voir, de bien voir, et en travaillant très-attentivement, elle ne perdait rien de ce que faisait M. Charles.

On revenait dîner, et la soirée s'écoulait comme la matinée; on voyait le beau jeune homme, on était contente; on désirait bien encore quelque chose, quoiqu'on n'en convînt pas avec soi-même : on se rappelait ses conversations expressives auxquelles on se livrait en toute liberté, lors des premières visites de

99923

M. Charles ; mais Georges le censeur trouvait le temps détestable, depuis qu'on travaillait au château ; ses chevaux avaient le plus grand besoin de se reposer, et comme il fallait qu'il s'occupât, alternativement maçon, couvreur, ou menuisier, il se mêlait de tout, il gâtait tout ; mais il était là, toujours là, et son ton glacial effarouchait les amours.

Charles éprouvait des mouvemens de dépit qu'il avait peine à réprimer. Dans toute autre circonstance, il eût brusqué mille paysans : mais celui-ci est le bienfaiteur de mademoiselle d'Arancey ; il est son ami, son ami vrai ; Charles ne peut se le dissimuler, et les amis de mademoiselle d'Arancey ont des droits à ses égards.

Que résoudre cependant ? Passer des jours entiers auprès d'elle, c'est bien doux ; mais ne pouvoir lui par-

ler que de choses indifférentes, oh ! c'est bien dur ! Il y a du papier, deux plumes, une écritoire chez M. Edmond, et tout cela est renfermé dans la grande armoire de noyer. En demander la clef ?... il faut mieux qu'un prétexte avec Georges, et une gaucherie peut l'éclairer.... Nous y voici ; le menuisier a de la pierre noire ; les murs d'un corridor sont chargés d'écussons dont le papier est à demi-rongé par l'humidité ; mais on peut en faire sécher un lambeau. Charles fait ses petites provisions, sans être remarqué : Georges ne le suit jamais quand il s'éloigne de Sophie. On rentre, on soupe. Charles s'enferme dans sa chambre, et pour la première fois, il ose écrire à mademoiselle d'Arancey.

Comment lui remettre la lettre ? la présenter?... Charles s'aperçoit bien qu'il ne déplaît pas ; il espère ;

mais il n'ose encore comper sur rien, et la jeune personne est rigoureusement attachée à ses devoirs. Si elle rend la lettre en présence de Georges, ce qui est à peu près certain, celui-ci ne manquera pas d'observer qu'on n'écrit point à une demoiselle qu'on respecte; et bien que cette opinion soit exagérée, mademoiselle d'Arancey ne pourra se dispenser de s'y rendre, et peut-être elle éloignera Charles sans retour.

Cependant cette lettre est si bien tournée, elle est si persuasive, et une jeune personne pardonne si aisément les démarches hasardées que fait faire son mérite! et puis en amour comme en guerre il faut bien risquer quelque chose. Le lendemain matin, en allant au château, Charles se glisse du côté de la corbeille, et Georges se saisit du bras

qui porte le sac a ouvrage. Georges ne se défie de rien, et Charles n'attend qu'une occasion. Un taureau, qui ne voulait de mal à personne, marchait lourdement au milieu du chemin; Charles tourne vivement la jeune personne et la tire derrière un buisson. La promptitude du mouvement a obligé Sophie à quitter le bras de Georges; la lettre est au fond de la corbeille, et personne ne s'est aperçu de rien.

Mademoiselle d'Arencey rit de la frayeur qu'elle a fait éprouver à Charles; Georges remarque très-judicieusement que le plus mauvais office qu'on puisse rendre à quelqu'un; c'est de lui inspirer des terreurs chimériques; Charles convient bonnement qu'il a eu tort; on arrive au château; on travaille une heure ou deux, on se rassemble pour déjeûner. l'ordre, sa corbeille sur ses genoux,

se dispose à faire les honneurs du modeste repas ; Georges, assis sur ses talons devant elle, attendait que sa main blanchette lui présentât sa portion ; Charles rougit, pâlit, il détourne la tête, il est sur les épines. Il reçoit d'un air gauche son crouton et son petit fromage à la crême. Les ouvriers s'approchent à leur tour, et bientôt il ne reste dans la corbeille que la lettre d'amour.

Charles inquiet, presque tremblant, s'éloigne, et aussitôt Georges se lève et va dans un coin de la chambre se faire une table d'une vieille escabelle ; Sophie retourne sa corbeille, la secoue ; le papier tombe ; Charles frémit. Les yeux de la fille charmante se portent par hasard sur le beau garçon ; il est rouge comme l'écarlate, il indique du bout du doigt le billet que Sophie aperçoit

à la fin. Elle se rappelle la pirouette que lui a valu la rencontre du taureau, et la frayeur de Charles, qui n'était pas naturelle ; elle devine aisément comment le papier est entré dans la corbeille, et l'embarras du jeune homme ne lui laisse aucun doute sur le sujet qu'a traité l'écrivain.

Jamais jeune fille sans art, sans finesse, ne fut en pareille circonstance plus irrésolue que mademoiselle d'Arencey. Laisser le billet à terre, c'est le livrer à la curiosité, aux mauvaises plaisanteries du premier venu ; le relever, c'est encourager Charles à de nouvelles tentatives..... le relever et le déchirer ?..... Ah ! que cela serait fier ! que cela serait beau ! mais aussi ne serait-ce pas une marque de mépris que ne mérite pas une imprudence, car enfin quoi de plus simple que d'écrire

quand on ne peut parler ? Il faut pourtant prendre un parti..... On laisse échapper la corbeille, elle tombe précisément sur la lettre, et la lettre et la corbeille sont ramassées à la fois. Charles tressaille de plaisir ; mais la jolie main passe derrière le dos, montre le papier en l'air, et un coup d'œil impératif ordonne à Charles de venir le reprendre. Charles répond par un autre coup d'œil si douloureux, si suppliant ! Sophie est émue ; elle l'est au point de ne plus réfléchir ; le papier se roule entre ses doigts, elle rougit, elle baisse la vue, et la lettre est dans la pochette du tablier.

C'était beaucoup de l'avoir gardée, aussi l'aimable fille ne pensa point à y répondre. Charles était trop satisfait de ce premier succès, pour ne pas continuer. Tous les soirs il écrivait, et tous les matins on ne rencontré pas

de taureau ; mais on remarquait le linot sur la branche, la pêche qui se colore, un ciel pur : Georges levait la tête ; Sophie, je crois, se prêtait un peu, l'officieuse corbeille recevait le dépôt précieux.

Charles se flattait qu'enfin mademoiselle d'Arancey daignerait écrire aussi, et il se plaignait intérieurement de voir chaque jour cet espoir trompé. Il se plaignait, l'ingrat ! on lisait, on relisait ses lettres ; on les savait par cœur. Un entretien, quelque vif qu'il soit, ne laisse qu'un souvenir ; des lettres restent ; et la beauté naïve n'en soupçonne pas le poison. Le jour, elle les porte sur son sein ; la nuit, elles reposent sous son oreiller, et toujours, toujours on s'occupe d'un homme qui écrit comme il aime. Fillettes, qui voulez conserver votre repos, votre gaîté, votre fraîcheur, brûlez, déchirez les lettres de l'amant

qui vous poursuit ; ne les lisez jamais, surtout si l'écrivain vous paraît aimable.

Sophie ne résistait plus au charme qui l'entraînait. Son amour était sa vie, et l'aveu, si tendrement sollicité, ne s'échappait point encore. Si Charles peut l'entretenir, elle dira sans doute ce que la pudeur lui défend d'écrire. Mais Georges ne la quitte pas, et quelquefois elle le trouve bien importun, bien fatigant ; mais elle est incapable de l'éloigner par une feinte, et Charles est parti sans savoir combien il est heureux.

On ne peut pas toujours conter ses plaisirs et ses peines à l'écho ; il est d'ailleurs très-commode d'avoir quelqu'un qui vous console, qui se réjouisse avec vous, qui vous conseille, qui vous aide dans vos entreprises amoureuses, et depuis que Guillaume ne prêchait plus la séduction, l'in-

constance, il s'était rétabli dans son emploi de confident. Charles, à son retour, s'empressa de lui raconter très-longuement les moindres particularités de son voyage. Semblable au Géronte de Gresset, qui ne fait pas grâce d'une laitue, Charles n'oubliait pas un soupir, et il n'était pas ennuyeux. C'est qu'une imagination ardente rend éloquent, qu'elle communique à tout ce qu'elle peint une véritable vie, et que ce qui est vrai, et exprimé avec grâce, intéresse toujours.

Guillaume, très-familier avec les confidens de tragédie, qui n'interrompent jamais le roi tant qu'il lui reste quelque chose à dire, et qui ne lui adressent quelques vers insignifians que pour l'exciter à ajouter quelque chose aux belles choses qu'il a déjà dites, Guillaume, lorsque Charles eut cessé de parler, se recueillit,

et dit, dans le *medium* de sa voix : « Je conclus deux choses de votre récit, monsieur. La première, c'est que vous êtes aimé. — Tu le crois, mon ami ? — Vous le croyez bien aussi. La seconde, c'est que vous vous êtes conduit comme un enfant. — Hé, en quoi donc, s'il vous plaît ? — Partir, sans obtenir un aveu d'une fille qui reçoit cinq à six lettres, qui rougit en les recevant, et qui, pour les recevoir, ne balance pas à tromper la vigilance de cet ami qu'elle chérit, qu'elle estime tant ! Vous n'aviez qu'à vouloir, et croyez-moi monsieur, si les femmes n'aiment pas les libertins déclarés, elles n'aiment pas non plus un respect sans bornes parce qu'il ne mène à rien, et que toute femme sensible veut arriver à quelque chose. Savez-vous ce qu'on gagne à trop les honorer ? On flatte plus l'orgueil que le cœur, et on les

met dans l'impossibilité de se rendre jamais. — Mais qu'aurais-tu fait à ma place ? — J'aurais été deux jours sans écrire, et le troisième on m'eût écrit. Je n'aurais reçu peut-être qu'une de ces lettres qui ne disent rien ou pas grand'chose ; mais le premier pas était fait, et il n'y a jamais que celui-là qui coûte. — Oh ! avec mademoiselle d'Arancey !... — Mademoiselle d'Arancey est très-sage, je le crois ; mais elle a le cœur fait comme une autre, et je vous en convaincrai, si vous voulez suivre mes conseils. — Hé, que puis-je faire de mieux ? Depuis quelque temps je n'ai plus ma tête à moi ; oui, conseille-moi, Guillaume, voyons, que faut-il faire ? — Soyez huit jours sans paraître à la ferme et sans donner de vos nouvelles : allez y ensuite, ne vous livrez pas, voyez venir, et tout ira à merveilles. — Être huit jours sans la voir ! — Hé,

qu'avez-vous gagné à les passer auprès d'elle ? — Huit jours sans lui écrire ! — A quoi vous ont mené ces lettres si tendres et si respectueuses ? — Oh ! à rien, je l'avoue. — Monsieur, inquiétons les femmes, c'est le moyen le plus sûr de les faire parler. — Troubler le repos de mademoiselle d'Arancey ! — Eh ! a-t-elle craint de vous tourmenter ? Depuis que vous la connaissez, vous êtes dans un délire continuel ; qu'a-t-elle fait pour vous rendre la tranquillité ? — Et si cette supercherie me brouillait avec elle ? — N'ayez pas peur, monsieur ; on a plus de peine à se défaire des femmes qu'à les avoir. — Oui, des figurantes, des.... — Tout ce qu'il vous plaira, à la bonne heure ; mais l'amour tient bien autrement dans un cœur de seize ans qui aime pour la première fois. Essayez de ma recette, vous dis-je ; vous en verrez

l'effet. — Mais que ferai-je pendant cette semaine-là ? — Vous boirez, cela dissipe. — Fi donc ! — Vous chasserez. — Je n'aime plus la chasse. — Vous en conterez aux fillettes du village. — Il n'est plus qu'une femme pour moi. — Hé, parbleu ! allez passer cette semaine à Paris ; vous pourrez l'employer utilement. Vous persuaderez à M. Botte que vous n'avez pu rester ici plus long-temps sans le voir : il est toujours bon de cajoler un oncle, qui est d'âge à se marier encore. — Mentir à celui-là ! le meilleur, le plus généreux, le plus.... — Jugeons toujours les choses par leurs résultats. Ce petit mensonge-là fera beaucoup de plaisir à monsieur Botte. — Jusqu'ici, il n'y a pas grand mal. — Il vous glissera un rouleau en vous disant une dureté, et ce sera autant de payé sur la ferme d'Arancey. Vous voyez bien que rien

n'est plus innocent que mon stratagème ; tout le monde y gagne. Allons, monsieur, en carrosse. — En carrosse donc, dit faiblement Charles, » et l'astucieux confident le conduit à sa voiture.

Cette semaine si redoutée s'écoula comme les autres. De grands repas, des spectacles, des thés, l'insipide bouillotte, des femmes agaçantes, qui flattent au moins l'amour-propre, quand elles n'intéressent pas le cœur ; de l'ennui, quelque dissipation ; à travers ce chaos, l'image de Sophie, qui quelquefois embellit tout ; son absence, qui fait soupirer au milieu du cercle le plus brillant : tel est en quatre phrases l'historique de cette semaine.

Le neuvième jour, Charles comptait bien partir pour la ferme. Monsieur Botte, qui ne fait rien comme les autres, s'avise tout-à-coup de vouloir retourner à sa terre. La bienséance

ne permet pas de laisser voyager seul un oncle qu'on a été trouver à Paris par excès d'attachement. On avait pris péniblement son parti pendant les huit jours précédens ; celui-ci devait être un jour de fête !.... Ah ! qu'ils paraissent longs les jours perdus pour le bonheur !

On espère au moins jouir du dixième. Nul obstacle, rien de contrariant qu'une nuit éternelle. La répétition a sonné vingt fois, et le soleil ne se montre point. Ah ! pourquoi les amans n'ont ils pas à leur disposition les élémens, les astres et les cœurs ?

Un faible crépuscule éclaire l'appartement de Charles, et il est debout. Il court à la chambre de Guillaume : « Tu dors, malheureux ! tu dors, et le jour va paraître. » Il le prend par une oreille, il le tire de son lit ; celui-ci va prendre le palfre-

nier par une jambe, et le jette au milieu de la mansarde. Le palfrenier s'habille en jurant, et se venge à grands coups sur les chevaux, de la manière désagréable dont on l'a réveillé; les chevaux, pleins de feu, sautent, rompent leurs longes, et galopent à travers la cour; deux gros chiens, qu'on lâche la nuit, courent sur les pas des chevaux, et leur mordent les jarrets en aboyant. Le palfrenier frappe sur les uns et sur les autres, en heurlant plus haut que les chiens. Le concierge se réveille en sursaut, et crie au feu. Les chevaux, plus effrayés que jamais, ruent, et s'élancent au hasard. L'un se casse le nez contre un mur, un autre se jette dans une salle basse, dont il enfonce la porte d'un coup de tête; la porte tombe avec fracas, et renverse une table chargée de bouteilles vides, qui se trouvait aux

environs. Les éclats de bouteilles hachent les pieds du cheval ; le cheval furieux enfonce une autre porte, et va rouler le long de l'escalier d'une cave ouverte ; des cris terribles partent de ce côté ; c'est partout un tumulte, un vacarme épouvantable.

Charles et Guillaume accourent ; M. Horeau se met à sa croisée, et dit avec son sang-froid ordinaire : « Voyez, arrangez cela. » M. Botte ne sait rien de ce qui ce passe, et il descend bravement en bonnet de coton, en manteau de lit, et une vieille épée de deuil à la main. Il s'informe, et le palfrenier, qui a encore de l'humeur, lui apprend que ce désordre n'a eu lieu que parce que M. Carles veut aller à la chasse avant le jour. M. Botte tempête, s'emporte contre un drôle qui ne respecte pas son sommeil ; il jure qu'il se défera de son équipage de chasse, et il proteste au

chasseur qu'il le rélèguera dans ses héritages du Cavaldos ; le chasseur n'entend rien, et fait des efforts incroyables pour reprendre les chevaux ; M. Botte le voit exposé aux ruades, et s'écrie : « ce cruel enfant va se faire tuer! »

Il oublie sa colère ; il ne voit pas le danger auquel il va s'exposer ; il s'avance au milieu de douze à quinze chevaux, prend son neveu par un bras ; il l'entraîne, il le conduit à son propre appartement, l'enferme, met la clef dans sa poche, et revient donner ses ordres.

Les palfreniers, les piqueurs, les domestiques sont rassemblés. On saisit un chien par son collier, un autre par la queue, et on les rattache. Le malheureux palfrenier, auteur de ce tumulte, a jeté sa cravache dans un coin ; les chevaux s'appaisent ; on les prend, on les rentre dans l'écurie ;

on les compte, il en manque un.

Que diable est-il devenu ? La porte cochère, la grille des jardins sont fermées ; il est donc dans le château. On regarde, on cherche, on écoute : des plaintes se font entendre ; elles paraissent venir du côté des caves. On allume des flambeaux ; M. Botte en prend un et veut descendre le premier. M. Horeau le retient par son manteau de lit. « Ne vous exposez pas, mon ami ; laissez descendre vos gens. — Hé pourquoi mes gens, monsieur ? Pour quelle raison faut-il qu'ils s'exposent plus que moi ? D'ailleurs, pourquoi faire ici l'empressé ? Vous entendez bien que c'est tout simplement un malheureux qui se plaint, et il serait plaisant que quelqu'un disputât au maître de la maison l'avantage du pas ».

M. Botte descend, tirant après lui le prudent M. Horeau, qui ne lâche

pas le manteau de lit, et M. Botte trouva son jardinier renversé, les deux jambes prises sous un flanc du cheval. Il s'afflige, il s'écrie, il ordonne : on apporte des leviers, des cordes ; et après biens des efforts infructueux dirigés par M. Botte, qui prétend, d'après Archimède qu'avec un levier et un point d'appui on doit soulever l'univers, après vingt tentatives inutiles, on parvient à mettre sur pied l'homme et le quadrupède. Tous deux ont eu beaucoup de peur et fort peu de mal ; ce qui me dispense heureusement d'entrer dans des détails dramatiques, tragiques, épopétiques, soporifiques, etc.

Au moyen du fumier dont on garnit l'escalier de la cave, on en fait une pente douce, que le coursier parcourt sans difficulté. Le jardinier, qui est bien aise qu'on sache comment il se trouve là, était accouru, dit-il,

pour savoir la cause de tout ce bruit, et il avait été rencontré par le maudit cheval, qui l'avait entraîné dans sa chute. M. Botte, qui veut être bien servi, et qui aime à bien payer, n'entend pas que le zélé jardinier reste sans récompense; mais ce qui prouve incontestablement une providence qui permet que tous les crimes se découvrent, à l'exception pourtant de ceux qu'elle ne découvre pas, c'est que M. Botte, en plaçant son flambeau entre deux tonneaux, pour prendre sa bourse, et démêler quelques louis d'une poignée d'argent blanc, M. Botte sent quelque chose de très-limpide et d'assez froid, qui coule en abondance dans une de ses pantouffles de maroquin vert. Il reprend son flambeau, il se baisse : un robinet fiché à une excellente pièce de Bourgogne; une grande bouteille de grès sous le robinet; le vin que

n'a pu contenir la dame-jeanne répandu dans la cave, et continuant de couler ; une porte épaisse qui devait être fermée, et que, toutes réflexions faites, le cheval n'a pu enfoncer : tout dépose contre le jardinier. « Vous aviez raison de m'empêcher de descendre, dit à voix basse M. Botte à l'ami Horeau. Je n'aurais rien vu, ces drôles-là ne m'auraient rien dit, et je ne serais pas obligé de faire justice. Viens ça fripon ; pourquoi voles-tu mon vin ? — Ah, monsieur !.... ah, monsieur !.... — N'as-tu pas de bons gages. — Oui, monsieur. — Ne vends-tu pas à ton profit l'excédent de mes légumes et de mes fruits ? — Oui, monsieur. — Pourquoi donc me voles-tu, coquin ? Sors de chez moi à l'instant. — Pardon, mon bon maître.... pardon..... — Oui, pardon, mais à la négligence à la faiblesse : pardonner le vol, c'est

l'encourager, sors de chez moi, te dis-je, toi, ta femme et tes enfans. Ce n'est qu'en leur faveur que je ne te livre point à la justice. »

M. Botte remonte en jetant à droite et à gauche des regards furieux; il avait l'air de dire à ses gens : Voyez comme je sais punir, et tremblez. Il va ouvrir à son neveu, désespéré de n'être pas déjà à moitié chemin de la ferme. « Vous ne savez pas, monsieur, vous ne savez pas tout le mal qu'a produit votre équipée ? — Je me repens bien sincèrement, mon oncle, d'avoir troublé votre sommeil. — Mon sommeil, mon sommeil ! c'est bien de cela qu'il s'agit. — Quoi donc, mon oncle, un cheval tué ! J'aimerais mieux qu'ils le fussent tous, entendez-vous, monsieur. — Hé, bon Dieu, mon cher oncle, qu'est-il donc arrivé ? — Vous êtes cause que je suis descendu dans mes caves où

je ne vais jamais. — Jusqu'ici, mon oncle, je ne vois rien d'alarmant. — Hé qui vous dit, monsieur, qu'il y ait de quoi s'alarmer? — Qu'y a-t-il donc, mon oncle? Ce qu'il y a, ce qu'il y a, monsieur; j'ai trouvé mon jardinier qui me volait mon vin, et il a bien fallu le chasser. Sans votre algarade, cet ivrogne m'eût bu une feuillette ou deux, que mon sommelier m'eût portées en coulage, et il faut que je chasse toute une famille, parce que monsieur veut courir les bois avant le jour. Que vont devenir ces gens-là? répondez-moi; s'il vous plait. Une femme, des enfans déshonorés, manquant de tout, traîneront-ils dans ce canton leur misère et leur infamie? Parlez, monsieur, parlez donc..... Voyez s'il répondra. — Mais, mon oncle je ne sais que vous dire..... — Tu ne sais que me dire, malheureux, quand j'interroge ton cœur,

quand je l'excite à la sensibilité ! — Si mon oncle voulait porter la bonté jusqu'à donner à ces infortunés les moyens de s'éloigner, et d'attendre qu'ils trouvent de l'ouvrage..... — Hé, oui, bourreau, voilà ce que je voulais que tu me dises, ce que je te demande depuis un quart d'heure. — Mais mon oncle, vous êtes d'une violence qui ne permet pas qu'on ose vous dire ce qu'on pense. — Je suis violent, parce que je sens avec force, parce que je m'exprime comme je sens ! Est-ce à mon ton qu'il faut s'en rapporter, monsieur ! c'est à mon cœur. Prends cet argent; que ton Guillaume le porte de ta part, de ta part entends-tu; qu'il le porte à la pauvre femme, comme un dédommagement que tu accordes, toi, à une épouse, à des enfans innocens, et qu'il ne s'avise point de prononcer mon nom, ou je le chasse aussi.

Allons, monsieur, venez déjeûner. — Je n'ai besoin de rien, mon oncle. — Pardonnez-moi, monsieur, vous avez besoin, et vous déjeûnerez ». Charles n'avait en effet aucun besoin aussi pressant que celui de revoir mademoiselle d'Arancey et chaque instant de retard ajoutait à son supplice. « Si mon oncle voulait, maintenant que tout est dans l'ordre..... — Quoi monsieur, voyons. — Me permettre de partir pour la chasse..... — Pour la chasse ! vous pensez à la chasse quand vous avez sous les yeux une famille dans les larmes !..... La chasse ! je vous l'interdis pour huit jours ; je vous défends de monter pendant huit jours aucun de mes chevaux, — Mais, mon ami, dit le flegmatique Horeau, que voulez-vous que fasse à la campagne un jeune homme désœuvré ?.. — Ce que je veux qu'il fasse, monsieur ? ce que

vous devriez lui conseiller vous-même, au lieu de me contredire. Qu'il prenne Buffon, qu'il lise, qu'il compare mes plantes aux gravures, qu'il travaille dans votre jardin de botanique. — Mais il n'a pas ce goût-là, mon ami. — Qu'il le prenne, monsieur, ou s'il a de l'ambition, qu'il acquière les connaissances qui mènent aux grandes places. Qu'il étudie, par exemple, l'esprit des lois qu'il ne connaît point. — Et qui vont être changées. — Et où est le mal de connaître les anciennes ? Faudra-t-il qu'à cinquante ans, ce joli monsieur-là ait l'air d'être né de la veille ? Au surplus, vous me rompez la tête tous les deux. Qu'il fasse ce qu'il voudra; mais j'ai prononcé : point de chevaux pendant huit jours, aussi bien faut-il au moins ce temps-là pour les guérir des écorchures qu'ils se sont faites contre les murs. — Ah ! mon ami, si

c'est là le motif qui vous détermine... — Je n'ai point de raison à donner ; je n'en donnerai point ; je n'en dois à personne. Allons, et qu'on déjeûne sans bouder, entendez-vous, monsieur mon neveu. — Moi, je ne boude pas, mon oncle. — Je vous dis, moi, que vous boudez, monsieur. Mais corbleu vous n'y gagnerez rien ; vous déjeûnerez, parce que je le veux ainsi ».

Il fallait céder, et faire au moins semblant de manger et de boire, sans quoi cette scène se fût prolongée jusqu'au soir. A dix heures, Charles était libre, sans en être plus avancé. Il avait encore plus de temps qu'il ne lui en fallait pour galopper à la ferme et revenir ; mais point de chevaux ! La défense est positive, et on ne désobéit pas à M. Botte. Le pauvre enfant se désolait A toute force, il se soumettait à huit jours de privation

encore ; mais laissez croire à mademoiselle d'Arancey qu'il a pu être aussi long-temps sans s'occuppeu d'elle ; qu'il n'aime que faiblement, et armer sa fierté contre le penchant que peut-être elle nourrissait en secret, c'est à quoi Charles ne peut se déterminer. Il écrivit avec la chaleur d'une passion trop long-temps renfermée, et il s'exprime avec la franchise d'une ame bonne et pure. Il avoue le stratagème qu'il a employé pour s'assurer des sentimens de Sophie. Il s'accuse, il se repent, demande grâce.

Il remet sa lettre à Guillaume ; il lui répète naïvement ce qu'elle renferme ; il lui ordonne de partir à pied, et de lui rapporter une réponse telle qu'elle puisse être. « Vous voulez donc, monsieur, perdre en un instant tout le fruit de la contrainte que vous vous êtes imposée ! Céder

une fois aux femmes, c'est vouloir être mené toute sa vie. — N'importe, elle doit m'accuser d'inconstance, de mauvais procédés : si je ne suis pas aimé, qu'au moins je ne sois pas haï. Pars, te dis-je. — Je ne partirai point. — Que signifie cette résistance? — C'est vous qui partirez. Votre oncle ne vous a pas traité militairement, il ne vous a pas mis aux arrêts. — Hé, tu as raison, mon cher Guillaume, je pars, je pars à pied. — Non, monsieur, à cheval. — Et la défense de mon oncle ? — Et la poste voisine? — Et moi, qui ne pensais à rien de tout cela ! ce que c'est que d'être préoccupé ! Mon cher Guillaume, je ferai ta fortune un jour. — Oh ! j'espère bien la faire avant. J'ai tâté la déesse pendant notre séjour à Paris ! — Et tu as gagné ? — J'ai perdu tout ce que j'avais. — Ce n'est pas là le moyen de t'enrichir. — Hé, monsieur,

pour gagner il faut jouer, et je ne serai pas toujours malheureux ; mais revenons à notre affaire ».

» D'abord, déchirez-moi cette lettre qui ne signifie rien du tout. — Oh, bien volontiers. — Rappelez-vous le petit plan que nous avons concerté. — Je ne l'ai pas oublié. — Du courage dans l'exécution. — Je crois que j'en aurai. — Il faut me le promettre. — Soit. — Ne vous rendez point à quelques larmes. — Des larmes, dis-tu, des larmes ! — Oui, monsieur, c'est le grand moyen des femmes, et il n'est pas de petite fille qui ne sache cela. — Et je les verrais couler de sang froid ! — Vous en ferez semblant. — Oh, jamais, jamais. — Restez donc ici. — Je veux partir. — C'est renoncer à tous vos avantages. — Je veux la voir, l'adorer, le lui dire, tomber à ses pieds, y attendre mon arrêt. — Allez, monsieur,

rangez-vous dans la classe de ces amans vulgaires que le sexe traîne pieds et poings liés à son char. Allez, monsieur, partez : je ne ferai jamais rien de vous. »

Tout en discourant, ils ont traversé le jardin, ils sont sortis par une petite porte qui ouvre sur les champs, et ils vont arriver par un détour à la poste qui est à l'extrémité du village. Guillaume entrepend de nouveau de ramener Charles à ce qu'il appelle les *vrais principes*. Charles ne discute pas ; il proteste qu'il ne poussera pas l'épreuve jusqu'aux larmes, et il n'oppose que son cœur aux subtilités de son confident. Il enfourche le bidet, et Guillaume le suit des yeux, en plaignant sincèrement un jeune homme qui a tout ce qu'il faut pour *rouer* les femmes et qui s'en tient platement à un amour honnête.

Ce n'est pas que Guillaume fût un

très-méchant homme. Né de parens aisés, il avait cependant reçu une éducation vicieuse, et il avait abusé de tout, parce qu'il fut maître de lui à un âge où les passions sont à peine développées : les lois nouvelles l'ont voulu ainsi.

Ah, si ces faiseurs de lois, au lieu de flatter et d'étendre leur parti par des décrets absurdes, eussent rendu celui-ci : *Nous n'entendons rien à tout cela, et nous levons le siège*, ont eût dit : Ces gens-là ne sont pas si sots, puisqu'ils en conviennent, et au-moins ils ne sont pas méchans.

Pourquoi Montesquieu, avec au tant de génie, se trompe-t-il aussi souvent ? Pourquoi affirme-t-il, par exemple, que les monarchies sont établies sur l'honneur, et que les républiques sont fondées par la vertu ? Les républiques fondées par la vertu?

Nous en savons quelque chose, citoyens républicains.

La nature de l'honneur, dit Montesquieu, Chap. VII du Liv. III, *est de demender des préférences, des distinctions; l'honneur est donc, par le fait même, placé dans le gouvernement monarchique.* Hé, je vois tous les jours solliciter des places au Conseil d'état, au Sénat conservateur, une préfecture, une ambassade: certes, ce sont bien là des distinctions dont on peut s'enorgueillir, lorsqu'on les obtient après les avoir méritées, et je souhaite que dans tous les gouvernemens possibles, on ne nomme aux grands emplois que ceux qui savent au moins se bien conduire eux-mêmes.

Pourquoi Montesquieu..... mais pourquoi Montesquieu plus qu'un autre? L'homme de génie doit-il être exempt de l'erreur qui tient à sa

nature, lorsque partout on ne voit que du mal, des contradictions, des sottises ?

Pourquoi, lorsque nos plaies ne sont pas fermées encore, nous occupons-nous déjà des disputes théologiques ?

Pourquoi mon gazetier que je paie pour m'apprendre des nouvelles, farcit-il tous les jours sa gazette de plats sermons ?

Pourquoi insulte-t-il tous les jours les déistes et les athées qui vivent tranquilles et le méprisent ?

Pourquoi les feuilles de ces imbécilles périodistes sont-elles dévorées par des béats qui prétendent à l'esprit ?

Pourquoi ces gens-là, si on les laissait aller, ne deviendraient-ils pas persécuteurs ?

Pourquoi inhumons-nous toujours nos morts en plein jour, comme si,

pour honorer un cadavre, il était indispensable d'attrister les vivans ?

Pourquoi, quand je rentre chez moi à neuf heures, des vidangeurs m'infectent-ils de leur travail dégoûtant qui ne devrait ne commencer qu'à minuit ?

Pourquoi, lorsque nous redevenons pieux, avons-nous l'irrévérence de tourner en ridicule le calembourg qui a une origine si respectable ? Jésus n'a-t-il pas dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon église

Pourquoi y a-t-il des gens qui préfèrent le vol ou la mendicité au travail qui les ferait vivre honnêtement ?

Pourquoi tant de fripons prospèrent-ils ?

Pourquoi l'honnête homme indigent est-il méprisé de tous ceux qui sont dans l'aisance ?

Pourquoi dés enragés vont-ils se faire tuer à la guerre pour des souverains qui les dédaignent ?

Pourquoi les souverains trouvent-ils des courtisans, qu'ils abreuvent de dégoûts ?

Pourquoi l'homme qui n'a besoin de rien va-t-il ramper à la cour ?

Pourquoi y a-t-il des filles publiques à qui leur métier ne vaut que de l'ignominie, de la misère et des coups ?

Pourquoi tant d'hommes courent-ils après ces filles, qui font semblant de les aimer pour trente sous comme pour trente louis, lorsqu'il est si facile d'avoir une femme à soi ?

Pourquoi ces filles sont-elles sujettes à une maladie honteuse ?

Pourquoi la femme la plus vertueuse est-elle exposée à la gagner d'un mari libertin ?

Pourquoi l'enfant innocent en-

est-il infecté dans le sein maternel ?

Pourquoi existe-t-elle cette maladie opposée à la multiplication de l'espèce ?

Pourquoi les femmes accouchent-elles avec des douleurs affreuses ?

Pourquoi, lorsqu'elles nourrissent, ont-elles des maux de sein cruels ?

Pourquoi, lorsqu'elles ne nourrissent point, ont-elles des laits répandus, des cancers ?

Pourquoi l'enfant nouveau né souffre-t-il pendant six semaines, pendant trois mois ?

Pourquoi périt-il en faisant des dents, dont il ne peut se passer ?

Pourquoi, s'il parvient à l'âge mûr, tient-il à la vie, dont il se plaint avec raison ?

Pourquoi pleure-t-il la mort de

ses enfans, qui n'étaient pas nés pour être plus heureux que lui ?

Pourquoi la terre produit-elle des poisons ?

Pourquoi ses exhalaisons produisent-elles la fièvre jaune et la peste ?

Pourquoi pleut-il dans la mer, et jamais dans les déserts de la Syrie ?

Pourquoi y a-t-il de vastes contrées stériles, lorsque souvent nous manquons de pain ?

Pourquoi la grêle détruit-elle en une heure le fruit des travaux d'un an ?

J'avoue bonnement que je n'en sais rien. Mais adressez-vous au théologien du coin, il vous expliquera tout cela. Au surplus, de quoi vais-je me mêler ? J'ai un amoureux à cheval qui court, qui court ?.... Attendons-le à la porte de la ferme, et voyons ce qui va s'y passer.

CHAPITRE IV.

Fin de l'exposition.

MADEMOISELLE d'Arancey avait compté les jours, les heures, les minutes. Tous les matins elle portait des yeux inquiets sur la route ; elle y retournait à midi, elle y retournait le soir ; elle rentrait en se promettant de combattre un amour qui faisait dès sa naissance le malheur de sa vie, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de cacher son chagrin à tout le monde, et à Georges surtout, à Georges qu'elle aimait tant !

Ce jour-là, jour remarquable, puisqu'il va décider du sort de deux

petits êtres à peu près parfaits; ce jour-là Sophie était allée à l'ordinaire sur le chemin, et elle était rentrée aussi triste que les jours précédens. Après le dîner, Edmond et Georges étaient retournés à leurs charrues; êtres utiles et laborieux, qui toute l'année arrosent de leurs sueurs une terre dont les fruits les plus beaux ne parent jamais la table du cultivateur. Sophie les avait accompagnés jusque dans la cour, où elle était restée immobile et pensive. « C'est là que je l'ai vu vingt fois; c'est ici que j'ai remarqué son trouble naissant; voilà les tourelles de ce château, où j'avais l'air de travailler quand je ne voyais que lui; où ses yeux me disaient ce que j'avais tant de plaisir à croire, ce que dix jours d'abandon démentent si formellement; voilà le chemin où il glissait dans ma corbeille ces lettres qui peignent un

amour si vrai, si fortement senti. Insensée ! ah, ce sont ces lettres qui m'ont perdue. » Et en disant cela, mademoiselle d'Arancey tirait de son sein la plus passionnée de ces lettres ; elle la baisait, elle la relisait ; elle la baisait encore, et une larme de tendresse, de regrets, d'inquiétude, tombait sur le papier précieux.

Le lourd galop de deux chevaux résonne au loin sur le pavé ; le fouet du postillon se fait entendre. Sophie doute ; Charles ne vient jamais en poste. Cependant le cœur de la jeune personne est vivement agité ; ses joues se colorent ; la lettre est promptement remise sous le fichu discret ; la charmante fille est à la porte.

C'est lui, c'est lui.... on ne peut plus s'y méprendre..... On respire à peine, les genoux ploient ; on est obligé de s'asseoir. Charles a entrevu sa Sophie, il a doublé de vitesse, il

a sauté de son cheval ; il est près de ce qu'il aime. « Ah, c'est vous, monsieur ; voilà tout ce que Sophie peut dire. — Plus tendre, plus empressé que jamais ; répond Charles, qui oublie toutes les finesses de son Guillaume. — Empressé, vous, monsieur ! — Et peut-être importun ? — Ah, ce n'est plus votre défaut. — Je conçois que quelques jours d'absence..... — Quelques jours, oui, monsieur. Au reste, vous avez vos plaisirs ; j'ai mes occupations : de cette manière le temps passe vite. — Mademoiselle ne s'est pas aperçue de sa lenteur ? — Monsieur m'interroge, je crois. — Si vous saviez ce que j'ai souffert, vous me trouveriez trop puni. — Prenez garde, monsieur, vous allez me rendre compte de vos sentimens secrets. — Je le dois, je le veux. — Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui vous y autorise ? — Ah, vous ne

prenez nul intérêt à ce que je pourrais vous dire. — Aucun monsieur, je vous assure. — Permettez-moi cependant de vous rappeler, mademoiselle, que vous m'avez permis de vous écrire. — Moi, monsieur ! — Vous avez daigné recevoir une première lettre..... — L'ai-je reçue, monsieur ? — Vous l'avez gardée, au moins — Qui vous l'a dit ? »

Les réponses sèches de mademoiselle d'Arancey ont piqué Charles ; il commence à se rappeler les leçons de son confident.

» Je peux croire, mademoiselle, que vous avez daigné lire la première et les autres. — Parce que je n'ai pas fait d'éclat ? Pouvais-je vous les rendre sans amener entre Georges et moi des explications fatiguantes ? — Toujours Georges, mademoiselle, toujours Georges ! — Ah, s'il écrivait, lui, il n'écrirait que ce qu'il pense. — Com-

parer ma conduite à ce que j'ai écrit, c'est avouer que vous m'avez lu. — Vos observations sont dures ; elles sont malhonnêtes, monsieur. — Ah, mademoiselle, que je suis loin d'en avoir l'intention ! — Si vous n'aviez balbutié en m'adressant des choses que je ne devais pas entendre, si à chaque mot votre cœur n'eût visiblement démenti votre bouche, je ne vous reverrais de la vie. — Mademoiselle..... en vérité..... croyez.... je ne peux... — Vous ne pouvez être faux ; je le vois, et je m'en applaudis. Pourquoi chercher à le paraître ? Pourquoi vous dépouiller volontairement de cette candeur, votre arme la plus dangereuse ?..... Renvoyez vos chevaux, monsieur, ou appelez Marguerite. Il me semble que la conversation peut se continuer ailleurs que dans la rue. »

Les deux jeunes gens avaient fait

jusque-là des efforts incroyables pour s'en tenir au ton froid ou piqué qu'ils trouvaient convenable à leurs petits intérêts. Ils ne pouvaient soutenir davantage ces traits mordans, plus propres à tout brouiller, qu'à produire un raprochement dont l'un et l'autre avaient le plus pressant besoin. Sophie prend Charles par la main, le fait entrer, lui montre un siége, et s'assied près de lui. « Il est inutile, monsieur, de passer le reste à dire et à entendre des choses qu'on ne pense pas; laissons ces puériles et vains détours, où l'esprit ne brille qu'aux dépens du cœur. Je n'ai qu'une question à vous faire; elle est de la plus haute importance, pour moi du moins, et je vous prie de me répondre franchement. Vous m'avez montré un sentiment trop vif, pour avoir été dix jours sans me donner de vos nouvelles, si un motif que je ne démêle

pas ne vous y eût déterminé. Je vous préviens que je ne croirai pas aux obstacles : vous n'eussiez pas manqué de m'en parler en arrivant. Répondez-moi, monsieur, comment avez-vous manqué, je ne dirai point à la délicatesse, mais aux plus simples bienséances ? Comment me suis-je attiré des procédés aussi humilians ? — Mademoiselle.... mademoiselle.... c'est que.... — Le motif ne vous fait pas d'honneur, votre embarras me le prouve. N'importe, parlez, je suis indulgente ; mais ne me trompez pas, je ne le mérite point. — Vos n'avez répondu à aucune de mes lettres. — Vous savez, monsieur, que je ne le devais pas. — J'ai cru..... j'ai cru... — Qu'avez-vous cru ? — Que je vous... que je vous déplaisais... — Non, monsieur, non, vous ne l'avez pas cru ; je conviens que vous n'avez pas dû le croire, et ce n'était plus le temps

de m'éviter. Vous pouviez fuir quand l'amitié suffisait à mon bonheur ; cette conduite eût été louable. Mais pendant des mois entiers, faire tout pour persuader qu'on aime ; l'écrire d'un style enchanteur ; poursuivre, par des lettres brûlantes, une fille estimable jusque dans le silence des nuits ; chercher à exciter en elle des sentimens qu'on a feints ou qu'on ne veut partager qu'un moment, voilà un plan tracé par la perfidie la plus consommée, et ce n'est pas à vingt ans qu'on se joue froidement de la bonne foi, de la tendresse et de l'honneur : ce plan n'est pas de vous. — Mademoiselle..... je suis un malheureux. Je ne peux soutenir vos reproches, ni votre vue..... Je pars, je m'éloigne pour jamais. — Vous ne partirez point, je vous le défends..... Restez, par grâce, restez, ou rendez-moi le repos que vous m'avez ôté. —

Qu'ai-je entendu, grand Dieu! — Charles, je cède au moment, à mon cœur qui m'a trahi cent fois, et dans lequel vous avez craint de lire; je ne dissimule plus un sentiment honnête, que malgré les apparences, je me flatte que vous méritez. — Je m'en suis rendu indigne; je le mériterai, n'en doutez pas. — Ah, mon ami, quel mal m'ont fait votre éloignement et votre silence! Dix jours, dix jours entiers!.... ingrat! et personne à qui je pusse parler de mon amour; personne à qui j'osasse prononcer librement votre nom! Vos lettres, mon cœur et mes larmes, voilà tout ce que j'avais..... Vous êtes à mes pieds, Charles, vous embrassez mes genoux; le repentir se peint sur votre front.... Mon ami, mon cher ami, non, l'idée de me tourmenter n'est pas de vous: quel est le cruel qui vous l'a donnée? »

Charles ne se possédait plus. Ivre d'un aveu formel, qu'il attendait cependant; pénétré, confus de la bonté de mademoiselle d'Arancey, il ne tenait que des discours sans suite, et elle écoutait, l'œil humide de plaisir. Il est si flatteur ce désordre pour celle qui l'inspire ! il est si doux de le partager !

Charles parla long-temps à son tour, et la vérité que sollicitait, qu'attendait mademoiselle d'Arancey, s'échappe enfin de sa bouche : il a nommé Guillaume. « Voyez, lui dit-elle, lorsqu'il eut cessé de parler, voyez à quoi on s'expose en plaçant mal sa confiance. Déjà, par une ruse indigne d'un amour vrai, vous vous êtes rendu aussi malheureux que moi. Plus d'intimité, je vous prie, avec des valets sans délicatesse, dont l'attachement servile déshonore le maître qui en est l'objet. — Je le

renverrai, mademoiselle. — Non, mon ami, vous ne le renverrez pas. Mais à présent que nos cœurs s'entendent, tout doit se renfermer entre nous deux. Confiez-moi désormais vos inquiétudes, vos chagrins, vos plus secrètes pensées : cela vous sera bien facile, si vous ne faites, si vous ne pensez que ce qu'un honnête homme peut avouer sans rougir. — Oui je vous confierai tout, tout sans exception, et si je m'écartais un moment de la vertu, ce serait vous, fille céleste, qui d'un mot m'y ramèneriez. Que mon sort est heureux, qu'il est digne d'envie ! Je trouve en vous la beauté, la sagesse, l'amour et le bonheur. — Le bonheur, ah ! mon ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons ! Je renfermerai les miennes, j'adoucirai les vôtres, et si nous ne pouvons être époux..... — Nous le serons, j'en

jure par mon amour, par l'honneur, par vous.— Jurez moi aussi de respecter les volontés de votre oncle, de ne pas exposer ma réputation par des éclats indiscrets, de n'exiger jamais que je méconnaisse les droits d'un père malheureux. — Je le jure à la face du ciel, et je tiendrai mon serment. — Je jure, moi, de n'être jamais à personne, si je ne peux être à vous; de vous aimer toute la vie, et de faire pour votre félicité tout ce que me permettent la vertu et le respect filial. »

En prononçant ces derniers mots, ils étaient à genoux, les bras étendus vers le ciel, et la pureté de leurs ames brillait sur deux visages qu'embellissaient l'amour et l'innocence.

« Quel jour! mademoiselle, dit Charles en se levant. — Appelez-moi Sophie; je le permets, je le désire. — Ah, ma Sophie, quel jour! —

Puissiez-vous n'oublier jamais ce qu'il a de charmes et ce qu'il nous a coûté ! — Jamais, non jamais il ne sortira de ma mémoire. — Ainsi plus de longues absences, mon ami. — Tous les jours.... — Oh, non, non, ce serait trop. — Jamais assez, jamais assez. Sept lieues pour venir, autant pour s'en retourner ! — Et qu'importe, ma Sophie ? — Et puis, Georges et son père ne manqueraient pas de remarquer que le seul désir de rendre service ne rend point aussi assidu. Ils me trouveraient déraisonnable, et le blâme de ceux qu'on estime et qu'on aime est difficile à supporter. — On peut les tromper sur le motif.... — Oh, non, mon ami, ne trompons personne. — On peut au moins ne pas tout dire. — Et pour cela il ne faut pas donner lieu aux questions. — Hé bien prononcez, réglez les jours. Vous aimer est mon bonheur, vous

obéir est mon devoir. — Deux fois la semaine.... — Oh, c'est bien peu. — Je le sens comme vous; mais je vous en prie, et vous ne me refuserez pas. — Et les autres jours? — Vous pourrez écrire. — Et vous répondrez? — Il le faut bien. — Et nous écrirons tous les jours — Tous les jours, mon ami. — Guillaume portera mes lettres? — Je voudrais bien ne plus employer ce Guillaume. — Il faudra en chercher un autre, et Guillaume n'oubliera pas ce que je lui ai confié. — Guillaume soit. — A qui remettra-t-il mes lettres? Qui lui remettra les vôtres — Je ne sais. — Ni moi. — Ah!... — Ah!.. — Pourquoi ne viendrait-il pas tout simplement à la ferme, pendant qu'on est aux champs? — Tous les jours, bon ami? Et le berger, et le petit pâtre, qui ne s'éloignent jamais assez; et les filles de basse-cour, et les passans? — Ah,

mon Dieu, mon Dieu, comment donc faire ? — Ah ! ah !... Charles !... Hé bien ? — J'ai remarqué..... — Quoi ? — Sur la route, à deux pas du château... — Achevez. — Un orme creux... — J'y suis, j'y suis. Guillaume y déposer mes lettres ; il y trouvera les vôtres. — Je ne vois que ce moyen-là, mon ami. — Il n'en faut qu'un, ma Sophie. »

Pendant que nos aimables enfans se livraient aux épanchemens les plus doux, M. Botte pensait à la famille de son jardinier. Triste, soucieux, il faisait une partie d'échecs avec son ami Horeau, et le brusquait quand il perdait, ah, il fallait voir. Horeau s'en vengeait, en le faisant de nouveau échec et mat, ce qui ne calmait pas du tout l'humeur du cher oncle. On vient délivrer le pauvre Horeau, en avertissant M. Botte qu'il est servi. Tous deux en sont fort aises, parce

que la table fait diversion à tout : notre oncle ne crie jamais quand il mange, et le pacifique ami jouit au moins d'une heure de repos.

M. Botte entrait dans sa salle à manger ; le jardinier, chargé de son modeste mobilier, sa femme, jeune encore et gentille, tenant un enfant par la main, et portant l'autre à la mamelle, traversaient lentement le parterre. La mère pleurait en regardant ce château où ses enfans étaient nés, et dont elle s'éloignait pour toujours. « Ah, mon ami, dit M. Botte, que cette femme me fait de mal ! partir ainsi avec cent écus pour toute ressource ! — Vous n'avez donné que cela : cette fois, vous ne vous en prendrez à personne. — Hé, morbleu, monsieur, vous savez qu'on a remis cette bagatelle au nom de mon neveu, et un jeune homme de vingt ans n'a pas des monts d'or. — On

pourrait ajouter quelque chose. — Et le prétexte ; car enfin il en faut un qui s'accorde avec ma juste sévérité ; le prétexte ; vous dis-je, vite, dépêchez-vous. — Ma foi, mon ami, je n'en vois pas. — En ce cas, taisez-vous donc, monsieur le conseiller. »

« Grace, grace, crient huit à dix domestiques qui entrent à la fois, et tombent aux genoux de leur maître ; grace, dit aussi Horeau, qui voit son ami pressé du besoin de pardonner. — Non, s'écrie avec effort M. Botte ; non, pas de grace aux voleurs. Qu'ils partent, qu'ils souffrent, qu'ils meurent de honte et de misère. — Mais, mon ami, la femme les enfans.... — Qu'on ne m'en parle point ; qu'on ne m'en parle jamais. Sortez, sortez tous, et profitez de la leçon que vous avez devant les yeux. »

Horeau reste seul avec son ami, qui se laisse aller sur un fauteuil, et

qui cache son visage de ses deux mains. » Ah, Charles, Charles, dit-il d'une voix altérée, si tu voyais ce tableau d'infortune, quels regrets tu éprouverais ! Allez me le chercher, monsieur, qui ne trouvez pas de prétexte ; amenez-le à cette croisée, qu'il voie ces malheureux ; que ce soit sa punition.

M. Horeau sort et monte à l'appartement de Charles ; M. Botte court à son office, qui est à l'angle du bâtiment. A un pied du plafond, est un œil-de-bœuf, uniquement destiné à renouveler l'air ; aucun bâtiment en face, et la vue est bornée de tous côtés par un plant de peupliers. M. Botte monte sur une chaise, et appuie un pied sur un rayon chargé de porcelaines. Il s'accroche des deux mains au rayon supérieur ; il s'élance pesamment : la planche sur laquelle est son pied manque sous lui, la

porcelaine tombe et se brise ; il reste suspendu par les mains. Il cherche avec les jambes les tasseaux qui doivent être restés dans le mur ; il trouve un nouveau point d'appui. Haletant, tout en sueur, il parvient de rayon en rayon jusqu'à l'œil-de-bœuf. Il peut à peine y passer la tête et un bras, et il compte bien n'être vu de personne du château.

A l'instant où il a ouvert la petite croisée, la pauvre mère tournait le coin du bâtiment. M. Botte jette à ses pieds une bourse d'or, et veut se retirer. Sa précipitation le trahit ; sa tête et son bras agissent en sens contraire ; la bonne femme lève les yeux, et reconnaît son maître, qui lui fait signe de ramasser la bourse et de ne rien dire. Elle la ramasse en effet, et retourne sur ses pas, les mains élevées vers le ciel. « Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écrie M. Botte, vous

verrez que la maladroite va venir me remercier. » Il se presse de descendre ; mais il remarque qu'il y a trois pieds au moins du parquet à la planche qu'il a culbuté ; gros et court, il n'ose risquer un tel saut. Il y a bien un marche-pied dans le fond de l'office ; mais il ne l'a pas vu en entrant, maintenant il ne peut y atteindre : il est forcé de rester là.

Bientôt il entend du bruit dans sa salle à manger, et, semblable à un écolier qu'on prend en maraude, il se pelotonne sur sa planche. La pauvre mère, qui connaît l'intérieur du château comme les jardins, entre dans l'office, suivie de M. Horeau et des domestiques qu'elle a instruits de l'acte de bienfaisance du maître. On trouve le parquet couvert des débris de la porcelaine, et M. Botte, juché sur une file de pots de confitures, honteux

colère à la fois de se voir ainsi surpris.

» Que me voulez-vous ? crie-t-il à Horeau. Ne puis-je prendre l'air à ce trou sans qu'on vienne m'y tourmenter ? — Mais, mon ami, l'endroit est singulièrement choisi. — Cela se peut, mais je veux être singulier. — Vous seriez plus commodément ailleurs. — Que vous importe ? moi, je veux être ici. — Recevez au moins les actions de grâce de cette bonne femme. — Des actions de grâce, et pourquoi ? — Cette bourse que vous lui avez jetée... — Qui a dit cela ? — Mais c'est elle. — Elle a menti, je ne donne rien à ceux que je chasse. C'est mon neveu, sans doute, qui lui aura jeté cela de chez lui. — Mon ami, je ne l'y ai pas trouvé. Il est sorti depuis onze heures du matin, reprend Guillaume. — Tu mens, fripon ; je lui ai parlé il n'y a pas une

demi-heure. — Je vous assure, monsieur.... — Tais-toi, ou par la corbleu... Au reste, la bourse ne m'appartient pas ; quelqu'un la réclame-t-il ici ? Personne ne dit mot ? Allez, ma bonne, emportez ce que la Providence vous envoie, et que votre mari pense bien que c'est à vous seule, qui êtes laborieuse et honnête, qu'elle a adressé ce secours. — Oh, le bon maître, oh, le digne maître, s'écrient tous les domestiques à la fois. — Que me veulent encore ces marauds-là ? Je vous répète qu'il ma plu venir prendre l'air ici, que je n'ai rien donné, que je ne donnerai rien, et que j'abandonne ces malheureux-là à leur triste sort. Allons, qu'on m'approche ce marchepied. »

Le marchepied placé, M. Botte fait un effort violent pour se lever ; un de ses pieds glisse, et il envoie un pot de gelée de groseilles directement

sur la tête de la pauvre mère. Elle jette un cri et tombe sur ses genoux. M. Botte ne pense plus au marche-pied, il saute de la hauteur de l'œil-de-bœuf pour secourir la pauvre mère; le pied porte à faux; il se donne une entorse : il crie à son tour comme un enragé. Tout le monde s'empresse autour de lui. « A cette femme, marauds, à cette femme à qui j'ai cassé la tête : ne voyez-vous pas que j'ai seulement mal à un pied, et tout cela parce qué M. Horeau, l'homme réfléchi, ne sait pas trouver un prétexte. — Ma foi, mon ami, il vaut mieux, je crois, n'en pas trouver, que d'en imaginer de la nature du vôtre. — En voilà assez, monsieur le raisonneur. Qu'on porte cette femme dans le lit de mon neveu. — De votre neveu, mon ami? — C'est le meilleur du château, après le mien. Ce n'est pas que je m'intéresse à cette femme, au

moins ; mais j'apprendrai à monsieur mon neveu à partir pour la chasse avant le jour, et à n'être pas ici quand le dîner est servi. Qu'on appelle le chirurgien du lieu, qu'il panse cette femme, qu'il la visite exactement. — Mon bon maître, dit la femme d'une voix faible, si vous vouliez permettre... — Quoi ? — Que mon pauvre Jacques me soignât pendant les premiers momens ? — Allez au diable, avec vos demandes impertinentes. Ne faut-il pas que je fasse guérir votre tête ; n'y suis-je pas obligé en conscience, et parce que je suis en colère ai-je le droit de séparer la femme de son mari, les enfans de leur mère ? Qu'on me loge toute cette race dans l'appartement de mon neveu ; mais que je n'en rencontre pas un individu sur mon passage, ou corbleu... Et vous, madame ma femme de charge, que faites-vous là, la bouche ouverte,

et vos grands yeux fixés sur moi des compresses et de l'eau-de-vie camphrée sur ce pied-là : il me fait un mal de tous les diables. »

On place M. Botte dans un grand fauteuil, on glisse un coussin sous son pied ; la femme de charge le déchausse, et décide gravement que le secours du chirurgien est nécessaire. M. Botte réplique qu'il a l'articulation libre, et qu'un chirurgien est plus nécessaire à une tête cassée qu'à un pied foulé. Les domestiques, les uns par zèle, les autres pour paraître zélés, insistent sur la nécessité du chirurgien. M. Botte les envoie tous *faire lanlaire* ; la femme de charge finit ce qu'elle a commencé, et on approche la table à manger du grand fauteuil.

Malgré sa douleur, M. Botte mange de grand appétit, et à chaque morceau il s'écrie : « Mauvais, détes-

table ; tout est froid, tout est gâté ; et cela, parce que M. Horeau ne sait pas trouver de prétexte. »

Horeau prenait le seul parti qu'il y eût à prendre avec M. Botte quand il avait de l'humeur : c'était de le laisser dire, et de boire un ou deux coups de plus. « Ah ! ça, mon ami, dit-il à la fin du repas, où voulez-vous qu'on loge votre neveu ? — Qu'il couche où il a dîné ! — Vous avez raison, mon ami. Un neveu qui ne fait que des bévues, involontairement à la vérité, mais dont les bévues ont des suites aussi désagréables, mérite toute votre sévérité. Je vais défendre de votre part, au concierge, de le laisser rentrer. — Et de quoi diable vous mêlez-vous ? Est-ce à vous qu'il appartient de modifier mes humeurs ? Un homme de vingt-ans ne peut-il dîner dehors sans l'aveu de son oncle ? Faut-il

que je l'aie sans cesse à mes côtés, comme une fille s'accolle à sa mère ? et Dieu sait encore ce qu'y gagnent les mères. — Ah, mon ami, soyez donc d'accord avec vous-même : vous me brusquez quand je vous porte à l'indulgence, vous me brusquez quand je vous excite à la sévérité. — Hé, morbleu, monsieur, c'est que je suis bien aise d'avoir une opinion à moi; que je veux, que je prétends me conduire à ma manière, et que je ne suis pas, ne vous en déplaise, un homme à mener par le nez. Au reste, j'en veux à Charles plus que jamais; j'ai été pris au trébuchet quand j'ai dit que la bourse venait de son appartement; personne n'a été ma dupe, et voilà ce qui me fait enrager. — Enrager, quand on a fait une action louable !.... — C'est bon, c'est bon. — Une action qui vous honore dans l'esprit de vos

gens.... — Je ne veux pas qu'on m'honore, entendez-vous, monsieur; je ne veux pas que ces gens-là me croient bon : ils abuseraient bientôt de ma bonté, et après tout, je n'ai besoin ni de leurs éloges, ni des vôtres. »

« — Revenons à votre neveu. — Hé bien, mon neveu? — Que décidez-vous à son égard? Je n'en sais rien; ne m'en parlez plus, et sonnez s'il vous plaît. »

Un domestique entre. « Hé bien, le chirurgien est-il venu! — Oui, monsieur. — Qu'a-t-il dit? — Rien, monsieur. — Qu'a-t-il fait? — Il a pansé Javotte. — Après? — Il est parti. — Comment, morbleu, il est parti sans me voir! — Vous nous avez dit à tous que vous n'en vouliez pas. — Hé, non, maraud, je ne veux pas être pansé, mais cette femme, cette femme... — Si nous avions su l'intérêt que vous y prenez... — Je ne

m'intéresse pas à elle, je le répète; je l'ai blessée par inadvertance; mais que venait-elle chercher dans mon office, lorsqu'elle devait être sur le grand chemin ? Aussi je ne m'en inquiète guère, et je ne parle que du chirurgien; car enfin, quand je paie un homme, je veux savoir s'il gagne son argent. Qu'a-t-il fait ? voyons. A-t-il coupé des cheveux ? — Non, monsieur. — Ah ! il n'y a pas de plaie à la tête. — Non, monsieur. — A t-il saigné ? Oui, monsieur. — Il craint donc un contre-coup. — Je ne sais, monsieur. — Et il n'a rien dit ? — Non, monsieur. — Et le nourrisson ? — Il ne cesse de pleurer. — Le chirurgien l'a-t-il visité ? — Non, monsieur. — Imbécille, pourquoi ne le lui as-tu pas dit ? — Monsieur, je n'entends rien à tout cela. — Animal ! un enfant qui tombe avec sa mère ne peut se briser un membre, n'est-il

pas vrai ? Cours chez ce frater, ramène-le à l'instant, et fais-le courir devant toi. »

Le domestique sort. M. Botte, appuyé sur sa canne et sur l'épaule d'Horeau, gagne sa chambre à coucher, après avoir mandé son concierge, et lui avoir ordonné de l'avertir au moment où son neveu rentrerait.

En l'attendant, il eut le petit plaisir de gronder pendant une heure le pauvre chirurgien : le chirurgien répétait, jusqu'à s'enrouer, que l'accident de la mère était peu de chose, et que l'enfant qu'il venait de voir n'avait rien. Le chirurgien parti, M. Botte querella Horeau, qui faute de trouver un prétexte, avait failli causer mort de femme ; il querella sa femme de charge, qui, en humectant ses compresses, s'était avisée de dire un mot de son bon cœur ; enfin il s'en-

dormit, car un bourru se lasse de gronder comme d'autre chose.

A minuit, on vient lui apprendre que M. Charles est rentré. Qu'il paraisse, dit M. Botte. Charles, prévenu par Guillaume, s'attendait à une explication orageuse, qu'il eût bien voulu s'épargner. Il restait en dehors de l'appartement, et quand il avait avancé d'un pas, il reculait de deux. Horeau, qui avait réussi en proposant de faire coucher le neveu à la belle étoile, se promettait bien de suivre son thème, et ne disait mot.

M. Botte, ennuyé d'attendre, répéta d'une voix terrible : « Qu'il paraisse, qu'il paraisse donc, ou corbleu, je l'irai chercher en dépit de mon entorse. » Il fallut s'exécuter; Charles parut très-embarassé de sa personne. « Ah, vous venez de vous promener, monsieur. — Oui, mon

cher oncle. — Et en vous promenant, avez-vous récapitulé vos hauts faits de la journée ? — Qu'ai-je donc fait, mon oncle ? — Ce qu'il a fait ! le malheureux ! vous vous êtes levé avant le jour, et à trois heures après midi ; voici ce qui était arrivé : tous mes chevaux estropiés, mon jardinier et sa famille chassés, mes porcelaines brisées, une femme assommée, mon pied presque démis, et un dîner mangé froid ; voilà ce que vous avez fait ou causé, monsieur. — J'en suis au désespoir, mon cher oncle.... — Hé, monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande. — J'espère que votre accident n'aura pas de suite. — Je ne vous ai pas mandé, monsieur, pour vous parler de moi ; c'est de vous dont il s'agit. Où avez-vous passé le reste de la journée ? — Près de quelqu'un que je considère beaucoup. — Ah diable !. et quel est ce

quelqu'un ? — C'est..... mon cher oncle, rassurez-moi, je vous prie. Votre accident.... — Paix. Quel est ce quelqu'un que vous considérez assez pour m'abandonner au milieu de mes embarras ? — Mais, mon oncle, votre pied ?..... Paix, paix : quel est ce quelqu'un ? un homme de poids ? — Non, mon oncle. — Ah, c'est une femme, peut-être ? — Mon oncle..... — Oui c'est une femme que monsieur considère. Quelqu'amourette, sans doute ? — Ah, mon oncle, de quel mot vous vous servez ! — Comment, monsieur, de quel mot je me sers ? Vous aviseriez-vous d'aimer sérieusement ? Avez-vous étudié les femmes ? Vous flattez-vous de connaître le cœur féminin, que personne ne connaît encore ? Avez-vous la présomption de croire que vous ne serez pas dupe de votre profonde considération ? — Hélas, mon

cher oncle, je ne me suis pas fait toutes ces questions. — Et vous avez eu tort, monsieur; c'est par là que doit commencer tout homme prudent, qui rencontre femme un peu trop jolie. Au reste, celle-ci est honnête, ou elle ne l'est pas. Si elle est sage, il serait affreux de chercher à la séduire; si elle ne l'est pas, vous vous avilissez en la fréquentant, et dans tout les cas, monsieur, je vous défends de penser à l'amour, et surtout au mariage, jusqu'à ce que j'aie prononcé, et je ne prononcerai que quand je rencontrerai les avantages auxquels vous devez prétendre. »

» Ah! çà, dites-moi donc à quel jeu vous avez joué avec cette femme que vous considérez tant? — Moi, mon oncle? Vous, monsieur, Vos cheveux en désordre, votre front couvert de sueur, vos habits chargés de poussière.... Elle a de singuliers

goûts, cette femme-là. — Mais, mon cher oncle, votre pied ? — Mon pied va bien, bourreau. A quel jeu as-tu joué ? réponds. — Hé, mon ami, il n'a pas joué. — Qui vous l'a dit, monsieur Horeau ? — Regardez ce poil collé à l'intérieur de ces bottines ; monsieur descend de cheval ; et vous lui aviez défendu d'y monter. — Je lui ai interdit mes chevaux et la chasse. — Et il a éludé votre défense... — Que vous importe, à vous ? — Pour courir, Dieu sait après qui. — M. Horeau, mon neveu se respecte, et je ne conçois rien à l'acharnement avec lequel vous le poursuivez aujourd'hui. — Je ne conçois pas davantage votre extrême indulgence. — M. Horeau, il est allé dîner chez une femme qu'il considère, et je n'interdirai pas, pour flatter votre caprice inconcevable, la société du sexe à mon neveu. Ne sont-ce pas les

femmes estimables qui forment la jeunesse, ne me l'avez-vous pas répété jusqu'à satiété ? — A la bonne heure, reprit Horeau, qui voyait Charles se remettre, et par conséquent en état de mentir ; mais, mon ami, vous ne connaissez seulement pas cette femme estimable. — Ai-je besoin de la connaître ? Est-ce moi qui vais dîner chez elle ? Au reste, Charles, et pour en finir, son nom ? — Mon cher oncle, c'est madame Duport. — T'y voilà pris, mon pauvre Horeau. Une femme de cinquante ans, qui a été belle comme le jour, à qui on n'a jamais connu d'amans, et qui n'a jamais perdu un ami. Charles, madame Duport mérite en effet toute ta considération ; va dîner tous les jours chez elle ; mais couche-toi à l'instant, tu as besoin de repos. — Hé, où voulez-vous qu'il couche ? vous avez mis cette famille dans son ap-

partement. — Je n'en ai pas dix encore, où il n'y a personne, n'est-ce pas ? — Et qui n'ont pas été ouverts depuis trois mois. A la vérité, un air renfermé, un peu d'humidité, la privation de ses commodités habituelles ne sont pour un homme de vingt ans. — Et pourquoi un homme de vingt ans ne prendrait-il pas ses aises, quand il peut se les procurer. Qu'on donne demain de l'air à tous mes appartemens, et que ce soir on rétablisse mon neveu dans son lit. Et la famille du jardinier ? — La femme n'a qu'une légère contusion, on les reconduira chez eux. — Et, comme une légère contusion n'empêche point de marcher, demain, au point du jour, ils s'éloigneront d'ici. — Demain..... demain... — Mais qu'a-t-il donc ce chien d'homme-là ? Mon jardinier a commis une faute ; je l'ai puni. — Et vous avez

raison. — J'ai failli casser la tête de sa femme..... — Oui, vous avez failli. — J'ai dû la solliciter. — Hé bien, vous l'avez fait. — Son mari n'a pas manqué depuis. Je le crois bien, il n'en a pas eu le temps — Le punirai-je deux fois pour une seule faute ? le chasserai-je deux fois en vingt-quatre heures ? — Je vous vois venir, vous allez le garder. — Et vous-même vous m'en pressiez tantôt. — La compassion m'avait saisi. — Elle me saisit, à mon tour, qu'avez-vous à dire ? — Bien des choses. — Horeau, je ne suis pas content de vous. Je suis brusque, je suis dur; j'ai besoin de quelqu'un qui me calme, vous l'avez fait jusqu'à ce moment, et ce soir vous cherchez à m'animer contre tout ce qui m'entoure. »

M. Botte, un peu confus de revenir ainsi, donne, en hésitant,

ses ordres à sa femme de charge : il les colore des prétextes les moins gauches qu'il peut trouver, et nous savons qu'il n'est pas heureux en prétextes. La femme de charge, à qui Horeau a fait signe, sort sans louer son bon maître, selon sa coutume. Le bon maître la rappelle : « que demain toutes les clefs soient changées, et que personne n'insulte ce drôle-là ; il a été assez humilié. Bonsoir. M. Horeau, vous venez de jouer un fort sot personnage. » .

Horeau et Charles se retirèrent très-satisfaits d'un double dénouement dont ils n'eussent osé se flatter. Horeau fit à Charles quelques représentations amicales sur l'inconvenance du moment qu'il avait choisi pour courir la poste, et il fut dormir paisiblement. Charles, moulu d'avoir couru à toutes selles, se coucha de son côté, en en se promettant

bien de revoir au plutôt madame Duport. M. Botte s'endormit en réfléchissant à ce qui s'était passé pendant la soirée. Tout ce qu'avait dit Horeau lui était revenu à l'esprit, et le lendemain matin il l'envoya chercher.

« Monsieur, vous m'avez joué hier au soir. — Moi, mon ami ? — Vous, monsieur : vous êtes évidemment sorti de votre caractère, et vous avez affecté de toujours dire non, pour m'amener à toujours dire oui. Cela ne vous réussira plus, je vous en avertis; d'abord, parceque je suis sur mes gardes, et ensuite, parce que je vous prie très-expressément de ne jamais user de ces petits moyens qui détruisent la confiance, déshonorent l'amitié, et me donnent à moi l'air d'un sot. — Ah, mon ami, — Oui, monsieur, l'air d'un sot. Que voulez-vous qu'on pense d'un

homme qui veut, et ne veut plus, qui punit et qui récompense ? Souffrez que je sois moi, promettez-moi d'être toujours vous, toujours calme, toujours bon, ou rompons dès ce moment. — Rompre, mon cher Botte, rompre une amitié de trente ans ! — Je sais ce qu'il m'en coûterait, ainsi pas d'observations. — Vous ne le pourriez pas plus que moi, mon ami. Hé, non, je ne le pourrais pas ; mais cela vous autorise-t-il à me traiter comme un Géronte de comédie ? — J'en suis fâché, bien fâché, mon ami, et cela ne m'arrivera plus. — Tu me le promets ? — D'honneur. N'y pensons plus, et déjeûnons. »

Pendant quinze jours ou trois semaines, il ne se passa rien que de très-ordinaire au château. M. Botte, en faisant par-ci, par-là, quelque bien, criait à son ordinaire. Horeau,

fidèle à sa promesse, ne cherchait à l'appaiser qu'en combattant ses idées, ce qui le faisait crier plus haut, et je crois qu'il serait mort d'ennui si on eût cessé de le contredire.

Charles, lui, n'avait plus qu'une occupation ; d'écrire à mademoiselle d'Arancey, ou de l'aller voir. Toujours plus chéri parce qu'on le connaissait mieux, il s'attachait aussi tous les jours davantage. Il ne voyait, ne pensait, ne rêvait que Sophie. Il relisait, il commentait ses lettres, il les trouvait toutes charmantes, et elles l'étaient en effet, parce qu'elles étaient l'ouvrage du cœur, et que l'esprit n'y entrait pour rien. Une seule phrase lui faisait mal, et il s'y arrêtait malgré lui, bien qu'elle se répétât tous les jours. « Ah ! mon cher ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons ! »

Cependant le temps passe à travers ces alternatives de plaisirs, de craintes, d'espérances. On était arrivé, sans trop savoir comment, à l'époque des mille écus empruntés à dix personnes, et à la grande colère de l'oncle, ainsi que je vous l'ai appris dans mon premier chapitre.

Ah ! mon cher ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons, écrivait encore ce jour-là mademoiselle d'Arancey, et Charles jugea, en soupirant, que l'accomplissement de la prophétie pourrait commencer le lendemain. Que dirait, que penserait M. Botte, qui s'entêtait à aller dîner chez le bon fermier qu'il voulait connaître, que dirait-il, en trouvant là une belle demoiselle, que son neveu connaissait sans doute, et dont il ne lui avait pas parlé ? A la première surprise, succéderaient les questions sur

le nom, la fortune, les qualités de l'esprit et du cœur; ce n'était pas le dernier article qui embarrassait Charles ! mais les deux premiers ! et ces paroles si redoutables qui revenaient à sa mémoire : je vous défends de penser à l'amour, et surtout au mariage jusqu'à ce que j'aie prononcé, et je ne prononcerai que quand je rencontrerai les avantages auxquels vous devez prétendre. » Ces mots étaient désespérans.

Le pauvre jeune homme passa une partie de la nuit à réfléchir, à imaginer, et à se plaindre; enfin il écrivit à mademoiselle d'Arancey. Il lui annonçait l'étonnante visite qu'elle allait recevoir; il ne lui donnait aucun conseil; il laissait tout à sa prudence, et quelque chose qui arrivât, il jurait amour éternel.

Il réveilla Guillaume, avec beaucoup de précautions cette fois; il lui

dit de sortir doucement, de prendre un bidet de poste, d'aller à toutes jambes, et de remettre directement sa lettre à mademoiselle d'Arancey, Georges fût-il encore à la ferme; car enfin, comme l'observait Charles, il fallait bien que tôt ou tard M. Georges s'accoutumât à voir mademoiselle d'Arancey être aimée et aimer à son tour.

CHAPITRE V.

La curiosité, la pièce curieuse.

Le lendemain, M. Botte, toujours impatient, s'est levé de grand matin, c'est-à-dire, de sept ou huit heures. Comme il n'est pas prudent de se mettre en route avec un estomac vide,

il avait ordonné la veille un succulent déjeûner. Sa calèche, attelée de quatre chevaux, était prête dans sa cour, et bien qu'il dinât à merveille avec des œufs, de la franchise et de la gaîté, ainsi qu'il l'avait dit à son neveu au commencement de cette histoire, il avait fait remplir le coffre et la cave de la calèche de viandes froides et d'excellent vin.

Charles, très-en peine de ce qui se passerait à la ferme, avait prolongé le déjeûner; ce qui n'était pas difficile, en osant contredire M. Botte une fois ou deux, et Charles l'osa. Mais comme on ne peut pousser loin la contradiction avec son oncle, et que l'oncle le plus gourmand, ou le plus gourmet, finit par quitter la table, M. Botte se leva; il fallut que Charles le suivit, et Horeau ferma la marche avec l'insouciance d'un homme à qui il est égal de filer sa vie

à droite où à gauche, qui ne se trouve jamais parfaitement bien, mais qui ne se déplaît nulle part.

Comme on ouvrait la portière, M. Botte vit sortir de chez le concierge un homme chargé d'une grande caisse. Il demanda ce que c'était : on lui répondit que c'était un pauvre diable qui vivait en montrant ce qu'il appelait la *Pièce curieuse*, qu'il l'avait fait voir à tous les gens de la maison, et que sa *curiosité*, qui ne ressemblait à aucune de celles qu'on voit sur les quais de Paris, lui avait valu le souper et un coin sur la soupente du concierge.

« Hé voilà, se mit aussitôt l'homme à crier en faux-bourdon, voilà la curiosité, la pièce curieuse. Voyez, mes bons messieurs ; voyez, vous y reconnaîtrez plus d'un original. Vraiment, nous y reconnaîtrons plus d'un original ? reprit M. Botte. J'en ai

bien reconnu, moi, monsieur, poursuivit le cuisinier. Ah, voyons cela, dit Charles, qui espérait que la curiosité ferait manquer le dîner, voyons cela, dit Horeau, qui sentait le besoin d'être réveillé par quelque chose de piquant; hé bien, voyons cela, dit M. Botte. Nous arriverons une heure plus tard, voilà tout. »

Charles tire sa montre. Il est onze heures. La pièce curieuse peut durer jusqu'à midi; on a sept lieues à faire; on n'arrivera guère qu'à quatre heures. On aura dîné chez le père Edmond; mademoiselle d'Arancey, qui aura eu tout le temps de se consulter, sera dans le village, ou au moins dans sa chambre. Rien ne l'obligera à paraître, et peut-être n'en parlera-t-on pas.

On rentre au château; l'homme à la curiosité monte pesamment l'escalier, et gagne l'appartement, dont

le parquet résonne sous ses souliers ferrés. Il ouvre son pied pliant, établit dessus la précieuse caisse, démasque ses verres d'optique, enferme nos trois messieurs, assis derrière son rideau tournant; et se dispose à commencer.

« Hé, regardez bien, messieurs, la curiosité, la pièce curieuse. Voilà d'abord le soleil et la terre... Que le diable t'emporte, dit M. Botte, cela commence comme la lanterne magique.

» Voilà le soleil et la terre, non pas tels qu'on les a toujours vus, mais tels qu'ils doivent être désormais. Voilà le soleil plat comme un fromage de Brie, et brun foncé, parce qu'il n'est pas lumineux. Le voilà sur son char, tiré par douze chevaux, au lieu de quatre, en raison de l'augmentation d'espace qu'il est condamné à parcourir dorénavant. Voilà la petite

terre, pour qui seule tout a été fait, qui ne ressemble pas mal à un fromage de Neuchâtel, et voilà le grand homme qui a rêvé tout cela. Le voilà arrivé au bord de son plateau ; et ne pouvant plus faire un pas sans rouler dans le vide, il attache une échelle de cordes, afin de descendre en sûreté chez les Antipodes.

Passons à des sujets moins relevés.

« Regardez, messieurs, le bas du tableau. Voilà un grand homme sec ; fardeau inutile de notre globule ; il ne possède au monde qu'un habit rapé, mais assez propre. Il dîne où on veut le recevoir, et il se plaint quand on ne lui fait pas grande chère. Il emprunte à tout le monde, n'a jamais rendu et se fâche quand on ne lui prête pas.

» Près de lui sont des voleurs qui cherchent à s'introduire chez un riche

marchand. Plus habile qu'eux, il a volé ses créanciers. Il est parti pour Londres avec sa caisse, et n'a pas même daigné déposer son bilan.

« Cet autre, qui crève d'embonpoint, s'est prodigieusement enrichi au moyen de trois banqueroutes. La quatrième fut si scandaleuse, que la justice a été forcée de s'en mêler.

« Regardez cette belle dame qui se baigne dans de l'eau de rose. Elle va courir Paris à demi-nue ; elle entendra sur la modestie un sermon qui ne lui fera pas mettre un fichu ; elle gagnera un rhume qui ne lui fera pas mettre un jupon ; elle jugera l'opéra nouveau quoiqu'elle ne se mêlât ni de musique, ni de vers à la place Maubert, et ce soir elle couchera avec son cocher, parce que son mari fait le bel esprit, et qu'elle ne sait que répondre quand on ne lui parle pas en jurant.

« Faites attention à cet autre femme qui se désespère ; elle a dix-huit ans, et elle est jolie comme les amours. Son mari s'est noyé, après avoir perdu au jeu sa dot, ses diamans et même ses dentelles. On croit qu'elle mourra du chagrin, non d'être ruinée, mais d'avoir perdu ce mari dissipateur. Quelle est bonne ! n'est-ce pas mesdames ?

« Que dites-vous de cette jeune personne pleine de candeur ? elle introduit son amant chez elle, et sa conscience est tranquille, parce que, dit-elle naïvement, il lui a fait une promesse de mariage. Tant pis pour lui s'il la trompe.

« Voyez ce pauvre homme qui est tombé en apoplexie, et qu'une saignée guérirait. Il n'a jamais voulu se marier, il n'a auprès de lui que des domestiques qui le laissent mourir, qui emportent tout ce qu'il a de

précieux, et qui ameuteront ensuite les voisins à force de sanglots.

« Diable ! diable, dit M. Botte, en se frottant l'oreille. Donnez, de votre vivant, lut nit tout bas Horeau. — Je n'ai pas besoin de vos conseils, monsieur. Poursuis, l'homme à la pièce curieuse.

« Changement de tableau, suite des bigarrures de l'esprit humain. Remarquez cette vieille qui rentre chez elle, un gros sacs d'écus sous le bras. Elle marie des jeunes gens ruinés à des riches veuves imbécilles, et elle fait tomber tous les bureaux qui annoncent aux coins des rues les femmes lasses du célibat, que les buralistes n'ont jamais vues ; mais c'est ainsi qu'en parlant de ses bonnes fortunes, aussi brillantes qu'imaginaires, on tente une beauté facile de se faire inscrire sur la liste, et c'est ainsi qu'à force de vanter son baume

on tente les passans de s'empoisonner. C'est ainsi, enfin, qu'en placardant l'immoralité, on espère gagner de l'argent, en effaçant ce qui reste de morale.

« Voyez-vous ces braves *remplaçans* qui emmènent une femme aux crins noirs, à l'œil hagard, à la bouche écumante? c'est une tireuse de cartes qui faisait effrontément distribuer son adresse sur le Pont-neuf; qui levait des impôts assez forts sur les cuisinières, qui les reprenaient au marché; sur les femmes galantes, qui savaient bien où les reprendre; sur les dévotes, à qui leur religion défend d'interroger les sorciers; sur les imbécilles de toutes les classes, qui sont nés pour être dupes, mais qu'ils n'est pas permis de voler.

« Observez cet homme qui paraît si content de lui. Il a une femme aimable, des enfans intéressans: il

les laisse mourir de faim pour entretenir une fille qui le trompe, et se moque de lui selon l'usage.

« Regardez cette autre fille qui trompe tout différemment. Elle vante à toutes les jeunes personnes la pureté et les avantages du célibat, et depuis quarante ans elle pleure en secret sur sa virginité, qu'elle a encore, parce que personne ne lui a proposé de s'en défaire.

« Que pensez-vous de cette femme, qui a essayé de tout, et qui aime tant son chien, qu'elle ne conçoit pas qu'on puisse aimer les hommes ?

« Et celle-ci, qui n'ose pas dire qu'elle préfère son chat à son mari et à ses enfans ; mais qui caresse le chat et qui rudoie les autres ?

« Ha ! ah ! ah ! regardez bien ce tableau-ci.

« Aux pieds de ce prêtre, que vous voyez là-bas dans le coin, est

un homme qui ne croit pas en Dieu, et qui va publiquement à confesse par esprit de parti.

« Dans cette chambre meublée avec une simplicité recherchée, est un vieux docteur en Sorbonne, qui ne peut reconnaître de Gouvernement que celui qui se soumettra à la thiare. Il a rayé de l'évangile *rendez à César ce qui appartient à César*; et il a substitué à ces mots : *Rendez à l'église ce qui appartenait à l'église.* Il est rentré clandestinement, il ne veut pas jurer; il espère obtenir la palme du martyre, et il est malade de peur d'être arrêté.

« Voyez ce troupeau de brebis saintes, ces béates qui s'empressent autour de son lit, qui remplissent son buffet de provisions et sa bourse d'argent.

« Voyez celles qui font *queues* à la porte, et qui ne peuvent pénétrer

dans la chambre du saint homme, qu'elles révèrent, parce qu'il n'y a que ses messes de bonnes, s'il y en a.

« Voyez le cher homme qui s'endort, et qui rêve voluptueusement qu'il est grand inquisiteur en France, et qu'il fait brûler à petit feu, non les ennemis de la religion, mais ceux des prérogatives du clergé.

« Cette jeune dame qui repose mollement sur l'édrédon, n'est pas dévote du tout. Elle est attaquée d'une insomnie, et par une profanation condamnable, elle a pris une des homélies du révérend père ***, et elle a ronflé au commencement de la troisième page.

« Près d'elle, au bout de ma baguette, est le révérend père en personne; athée ou peu s'en faut avant la révolution; bonnet rouge pendant la terreur; enfin, royaliste et capucin, le voilà traduisant le Pseautier

de David pour la commodité de ceux qui ne savent pas le latin. C'est dommage ; il avait du génie.

« Celui que vous voyez en chaire est un fameux prédicateur. Il n'annonçait que le dieu des vengeances, quand le clergé était riche et puissant ; il ne prêche que le dieu des miséricordes depuis qu'il a besoin de tout le monde : il est toujours bon d'avoir deux poids et deux mesures.

« Celui que vous voyez sous la chaire, un habit brodé d'argent, est un homme sans vices et sans vertus. Affable et doux envers tout le monde il est parvenu à la tête d'une administration sans presque s'en mêler. Il ne méconnaît encore aucun de ses anciens amis ; mais il ne fait rien pour eux, parce qu'il craint d'user son crédit, et il en a besoin pour se maintenir.

« Cet autre, qui est à côté de

lui va au sermon comme au spectacle ; on le trouve partout. Il a la réputation de connaître particulièrement tous les gens en place. Il suit, dans les bureaux, toutes les affaires bonnes ou mauvaises de ceux qui ont de l'argent à perdre. Il tient ainsi une maison et une bonne table où il admet quelquefois des cliens qui ont manqué de l'avancement ; mais à qui il fera indubitablement obtenir une gratification.

« A un autre, messieurs, à un autre ; hé, hé, hé !

« Voilà d'abord un plaideur qui, pour un capital de trois cents livres, compte six cents francs à l'huissier, au greffier, à son avoué, et rien aux juges, parce que la justice est gratuite.

« Regardez ce gros papa. Il a volé quatre millions à la république, et il pense sérieusement à se réconcilier

avec le ciel, qui devient à la mode comme les chapeaux à trois cornes. Il va doter deux pauvres filles, à chacune desquelles il a fait un enfant.

« Un coup d'œil à cet imprimeur. Il s'enferme dans un cabinet dont il laisse la croisée ouverte. Vis-à-vis demeure un officier de paix, et l'imprimeur affecte de travailler avec précaution. Il est ruiné, et il imprime un libelle contre le gouvernement, pour en obtenir du pain à la Guyanne ou ailleurs.

« Dans ce corps-de-garde on retient un homme qui allait chercher l'accoucheur pour sa femme en travail d'enfant, et qui a oublié sa *carte*. L'officier, bas Breton entêté, prononce que la femme n'accouchera que lorsque le mari aura été réclamé.

« Dans cette prison se repose un homme qui a divorcé trois fois, et qu'on a convaincu d'avoir épousé

une cinquième femme sans avoir légalement chassé la quatrième. Son voisin a très-légalement divorcé ; mais il est redevenu amoureux de sa femme. Or, comme il s'était marié à l'église, et que, selon cette sainte mère, le mariage est indissoluble, il a prétendu être toujours le mari de sa femme, et agir en conséquence. La pauvre femme s'était remariée, et pour tout concilier, elle consentait à vivre avec ses deux maris. Mais l'époux de par Dieu était jaloux de l'époux de par la loi, et lui dit un jour grossièrement qu'il n'était qu'un adultère. Celui-ci répondit par un coup de poing ; le jaloux riposta par un coup de chenet, qui le délivra de son adversaire, mais qui le logea ici.

« A la porte de la prison, est un honnête homme qui prête sur de bons gages à deux et demi pour cent par mois. Je l'ai placé là d'avance, parce

que la force de l'habitude lui fera continuer son trafic, quand nous aurons des lois contre l'usure.

« Celle qui le tient par la busque de son habit est une femme célèbre, qui a fait mourir de plaisir ou de remords, cinq à six sots qu'elle a préalablement ruinés. Elle court de porte en porte avec cinq ou six bâtards, au nom desquels elle s'empare des successions.

A côté d'elle est une autre femme qui a entrepris le même genre de commerce, et qui se hâte, parce qu'elle craint le nouveau code civil.

« De l'autre côté du tableau, est un *ex-conventionnel*, qui était furieux jadis quand on ne l'appelait pas citoyen, et qui se mord les lèvres aujourd'hui quand on ne l'appelle pas monsieur : il avait sa fortune à faire.

« La belle dame, qui le regarde

d'un air de connaissance, se désolait quand une duchesse, à qui elle allait essayer une robe lui disait : on ne fait pas attendre une femme de ma qualité. Elle dit aujourd'hui à sa couturière : mon Dieu, ma mie, que vous êtes gauche ! — Oui, madame, je suis toujours pauvre. — Vous ne saurez jamais habiller une femme comme il faut. — Vous ne savez pas, madame, comment je les habille.

« Cet homme, que vous voyez si honteux, vient d'être rencontré par un tribun dans un carosse de place. Il se rengorgeait, il y a douze ans, quand le savetier de son coin le voyait dans une vinaigrette, et le savetier se donne encore des airs avec son chien.

« Celui-là a déclamé douze ans contre la révolution, parce qu'il croyait aux revenans. Il croit se

mettre en faveur en publiant un ouvrage, où il prouvera que Hugues Capet étant un usurpateur, aucun de ceux qui lui ont succédé n'a été roi légitime. »

Changement, Messieurs, changement de décoration.

« Traversons les boulevards, ou les Champs-Elysées. C'est-là qu'il faut se gorger de poussière ou étouffer, en levant les glaces de sa voiture, quand on en a une. C'est là qu'on rencontre des mendians à infirmités révoltantes et dont la place est marquée aux incurables. C'est-là, comme partout, que des échoppes occupent les deux tiers de la voie publique ; c'est là, que les marchands banaraient même le pavé, s'ils ne craignaient plus les chevaux que les hommes. Mais il faut se montrer sur le boulevard avant dîner, c'est le genre.

« Avez-vous vu sur ces boulevards les polichinelles, les arlequins et les poissardes du Carnaval dernier ? Les avez-vous entendus vomir à tue tête des obscénités que les filles publiques se permettent à peine dans leurs plus sales orgies ? Avez-vous vu ces mères qui croyaient procurer à de jeunes filles un passe-temps innocent, et qui ont été obligées de s'enfuir avec elles ? Pourquoi les agens de la police ne peuvent-ils être partout ?

« C'est sur les boulevards, ou aux Champs-Élysées, qu'on se rassemble pour aller étaler un luxe ruineux à Long-Champs, où on n'allait dans l'origine que pour entendre les lamentations de Jérémie, lamentations bien lamentables.

« Le boulevard nous mène droit aux spectacles. Passons les *Bouffes*, qui croient se soutenir, quoiqu'on n'entende que peu ou point leur

langue, quoique leurs poëmes soient détestables, quoique ces musiques ravissantes aient toutes un air de famille, quoiqu'enfin on n'aille là que par ton.

« Arrêtons-nous dans la rue Feydeau. Deux théâtres, qui faisaient d'assez mauvaises affaires mais qui faisaient deux recettes, se sont réunis pour en partager une : c'est spéculer en artistes. Voyez sous le péristile ce groupe d'auteurs, le cure-dent à la main. Ils veulent persuader aux passans qu'ils dînent tous les jours lorsqu'ils sont toujours moitié moins qu'ils ne l'étaient avant la réunion ; mais

Des hommes tels que nous tombent dans la misère,
Et ne démentent point leur noble caractère.

Allez entendre là les ouvrages de Grétry, que petit à petit on remet

au répertoire, tant il est vrai que, malgré la mode, le bon est toujours bon.

« Un tour au foyer Montansier, la réunion la plus bizarre, la plus ridicule et la plus scandaleusement gaie qu'on connaisse.

« Nous voilà au spectacle par excellence. C'est ici que nos anciens chefs-d'œuvres sont joués par les premiers talens ; c'est ici qu'on fait des recettes avec Molière et Racine : ce qui prouve que nous ne sommes pas encore si bêtes que le prétendent certains hommes d'un caractère bilieux. On pourrait jouer un peu plus souvent à ce théâtre les auteurs vivans. Mais pourquoi payer des vivans médiocres, quand on ne doit rien à des morts qui valent mieux ? Que répondre à cela ? Allons sous le péristile, le cure-dent à la main.

« Voulez-vous arrêter au Vaude-

ville ? ne vous trompez pas sur le mot ; ce n'est plus le vaudeville des Chaulieu, des Panard, des Laujignant : ce sont communément sept vers qui ne servent qu'à amener la pointe du huitième ; ce sont des épigrammes chantées sur des airs rebattus. C'est ainsi maintenant que nous faisons le vaudeville : on fait ce qu'on peut.

« Avez-vous l'humeur atrabilaire ? retournez au boulevard. Voyez sur ces théâtres cachés entre des guinguettes et des pâtissiers, toutes les horreurs qu'a imaginées Anne Radcliff, traduites par des gens de lettres qui tiennent à la littérature comme un tambour-major tient à l'état-major de son bataillon.

« Un mot sur ces messieurs et dames que vous voyez là-bas. Le premier est un auteur qui loue sans cesse l'élégante simplicité de Racine,

et qui fait des tragédies avec des métaphores et des maximes. Il se dit esclave de la rime, et il a raison : il n'y a que cela qui distingue ses ouvrages de la prose.

« Celui-ci parle à tout le monde de son étonnante fécondité : elle n'est connue que de lui, de son libraire et de l'épicier.

« Cette actrice, aujourd'hui si maigre, était, il y a un mois, du plus appétissant embonpoint; mais une jeune personne a débuté dans son emploi, et a réussi, quoique son ancienne ait acheté cent billets pour la faire tomber.

« Cet acteur est persuadé qu'il est le premier homme du monde, et cependant il est modeste quelquefois : c'est quand on le siffle.

« Il serre la main à un dramaturge, que le public traite plus inhumainement encore, et toujours, dit l'au-

teur, par les efforts d'une cabale acharnée : ils se consolent ensemble.

« Celui qui les regarde d'un air d'ironie, est un travailleur infatigable. Il joue presque tous les jours et ne se fait jamais doubler : c'est que ses doubles valent mieux que lui.

« Son camarade s'est érigé en juge suprême de la littérature. Il fait hardiment de mauvais vers ; il taille, il coupe les ouvrages nouveaux, il garantit un plein succès à l'auteur docile, et la pièce ne finit pas.

« Ce petit homme, que vous voyez là-bas est un petit directeur qui, les bons jours, ne joue que ses œuvres, parce qu'il est persuadé qu'il se soutiendra toujours seul. Il travaille à une petite pièce en cinq actes, où il se fait encore un petit bourgeois tracassier, parce qu'il ne sait jouer que cela. »

Voilà, messieurs, voilà mon sixième tableau.

Passons un moment aux hôpitaux; on y arrive quelquefois par la comédie qu'on fait, et par la comédie qu'on joue. Vous y verrez des tableaux cruels, du bien et du mal, car il y en a partout. Vous y verrez, et ceci ne vous plaira pas, des gens qui pourraient se traiter chez eux, et qui sont mieux à l'hôpital que les véritables indigens, parce qu'ils sont recommandés par les médecins.

« Vous y verrez des amphithéâtres où on expose des femmes nues aux regards de deux cents jeunes gens, qui causent, qui rient, que l'habitude a rendus insensibles. Un seul de ces jeunes gens suit l'opérateur, et sera utile à son tour. C'est quelque chose: mais la malade a bien payé son traitement.

« Voulez-vous voir dans le même

lieu le dernier degré de perfection où l'humanité puisse atteindre ? Regardez ces filles qui pourraient vivre honnêtement de leur travail et jouir des douceurs de la maternité ; elles se vouent au célibat pour soigner le jour et la nuit des malades dégoûtans, attaqués quelquefois de maux pestilentiels : voilà de la vraie vertu, ou il n'y en a point.

« La rue des prêtres n'est pas loin d'ici, et nous pourrions condamner cette vieille et laide église qui dépare la colonade du louvre, et qui mérite bien autant la démolition que le châtelet. Mais ne passons pas là.

« Pourquoi cela ? dit M. Botte.

« Je pourrais être reconnu par cet abbé caustique, qui avec de l'esprit, de l'érudition et un style pur, n'est célèbre que par des méchancetés. Or, comme la méchanceté n'a guère qu'un langage, et que l'uniformité fatigue,

pour conserver ses abonnés, il dit quelque fois un peu de bien de ceux dont on en pense beaucoup. Il a même fait, il y a quelques mois, une espèce d'amende honorable à Voltaire, dont il outrageait la mémoire régulièrement tous les jours; mais le lendemain il s'est livré de nouveau à son ridicule et puérile acharnement.

« Tantôt il reproche au grand homme de faire parler Nérestan en fanatique. Hé, qu'était-il qu'un croisé ?

« Tantôt il s'étend avec complaisance sur quelques invraisemblances dramatiques, et il sait bien, le taquin, qu'il y en a partout. Quel bruit il eût fait, si Voltaire eût employé le moyen trivial et choquant dont se sert le roi de Pont pour tirer les vers du nez de Monime ? Mais Racine a fait Esther et Athalie. Oh, le bon temps que celui où les prêtres égor-

geaient les chefs dont ils n'étaient pas contens !"

« Qu'a fait, à la vérité, ce pauvre Voltaire pour mériter leur indulgence ? Mahomet, l'Epître à Uraine, le Dictionnaire et des mélanges philosophiques, etc.

« L'irascible abbé se plaint de ce que Voltaire ne put pas supporter la critique des feuillistes du temps. Hé parbleu, il est bien permis à un homme qu'une fourmi pique au talon, de se retourner et d'écraser l'insecte.

« Le malin abbé nous conte, dans je ne sais quel feuilleton que Collin est un homme très-pieux pour avoir fait les mœurs du temps, et que Molière au contraire s'est toujours montré très-mauvais chrétien. Ah!..... Molière a fait le *Tartuffe*.

« Nous trouvons, dans un autre numéro, que les *Précepteurs* so..

une plate bêtise. Ah ! menteur, il y a dans cette pièce dix scènes que vous voudriez bien avoir faites ; et que trouve-t-on dans vos feuilles qui justifie votre ton tranchant ? perfidie et lâcheté. Perfidie, parce que vous dites ce que vous ne pensez pas ; lâcheté, parce que vous attaquez des gens qui ne peuvent plus se défendre.

« Le drôle de corps d'abbé va quelquefois bien plus loin que tous les feuillistes qui ne déchirent ordinairement que les ouvrages qu'ils ne peuvent pas faire, puisqu'ils ne font que des journaux. Il s'avise de diffamer des individus. Nous n'avons pas oublié ce qu'il a dit d'un des auteurs du Lovelace. On a été traduit pour moins à la police correctionnelle. »

« Oh ! s'écria M. Botte, il ne finira pas sur le chapitre de l'abbé. »

« Allons, allons, mes bons mes-

sieurs, passons de la rue des Prêtres aux Petites-Maisons : il n'y a pas si loin qu'on pense.

« Le premier est devenu fou, parce que, comptant sur une guerre éternelle, il s'était approvisionné en conséquence de marchandises coloniales, sur lesquelles il a perdu trente pour cent.

« Son voisin avait une femme beaucoup plus jeune que lui et extrêmement ingénue. Pour s'étayer d'une ancienne réputation au défaut d'autre chose, il faisait à sa moitié l'énumération des maris qu'il avait..... Vous êtes bien heureux d'en avoir tant fait, lui répondit naïvement sa femme ; jusqu'à présent je n'en ai pu faire qu'un. Il est le seul ici qui ait perdu la tête pour semblable vétille.

« Celui qui vient ensuite a été de toutes les assemblées populaires ; de

tous les clubs, de tous les comités, et le regret de n'avoir pu attraper seulement une petite mission, lui a brouillé la cervelle. Comme il tenait infiniment à l'égalité, il s'est imaginé être roi de France; il s'est fait une couronne de papier, il est sans bas et sans souliers, et il se promène majestueusement dans sa loge, en s'écriant lui même : *Vive le roi !*

« Ce vieux général a eu la fantaisie de se marier il y a six mois. Il a demandé à son apothicaire un breuvage irritant, et la future s'était fait préparer des herbes astringentes. La liqueur prolifique n'a pas fait assez d'effet, les astringens en ont fait trop, et le désespoir de son impuissance a conduit ici le nouveau marié.

« L'autre qui suit est un marchand qui a perdu la tête en étudiant les nouveaux poids et mesures. Dame, c'est que cela n'est pas aisé.

« Près de lui est l'auteur de l'art de procréer les sexes à volonté.

« Cette femme est une vieille marquise que son porteur d'eau s'est avisé d'appeler citoyenne.

« Sa voisine, après avoir régenté les enfans d'un prince, a voulu régenter ses compatriotes. On vient quelquefois l'entendre prêcher ici, et elle assure très-sérieusement que les femmes doivent être pieuses, même par coquetterie, parce que les libertins aiment beaucoup les dévotes qui cèdent et qui pleurent après.

« Celle-ci est une mère qui n'a pu supporter qu'un joli homme de vingt ans lui préférât sa fille, qui n'en a que seize.

« En voilà dix, vingt, trente, qui sont devenues folles, l'une, parce que son mari qu'elle a ruiné, lui a refusé une loge à l'Opéra, où elle allait lorgner un jeune danseur, en

attendant mieux; l'autre, parcequ'une voisine, qu'elle aimait à la fureur, lui a enlevé un amant dont elle ne se souciait plus; celle-ci, parce qu'elle ne trouvait plus à emprunter pour jouer, sur aucun effet, pas même sur sa personne; celle-là, parce que son mari a eu la grossièreté de se plaindre d'une galanterie qu'elle lui a donnée : ce qui a été cause qu'elle n'a pu la faire circuler davantage, etc., etc., etc.

« Hé ! hé ! hé ! voici le laboratoire d'un chimiste. Examinons le contenu de quelques-uns de ses bocaux.

Le désintéressement d'un homme d'affaires.

La fidélité entre époux.

La docilité des enfans.

La chasteté d'une prude.

La froideur d'une fille de quinze ans.

L'amitié entre acteurs.

La bienfaisance en action.

Les vœux satisfaits d'un avare.

L'impartialité d'une mère pour les défauts de ses enfans.

L'éloignement des grandes places.

Le désir de les mériter.

La modestie après son élévation.

L'affabilité d'un protecteur.

La reconnaissance d'un grand.

La modération des souverains.

Les lumières d'un cagot.

La tolérance d'un prêtre.

La clarté d'une thèse théologique.

Une véritable relique.

Un miracle constaté.

Et nombre de jolies petites choses qu'on ne trouve plus dans le monde, depuis que le chimiste les a mises en bouteille.

« Voyez, messieurs, voyez, pour dernière pièce, la fin du monde ou le chaos. Voyez l'Eternel qui a fait l'homme à son image, ou que l'homme a fait à la sienne; voyez-le brisant d'un tour de main son ouvrage, comme un

enfant fait d'un joujou, et détruisant sans retour la haine, la fureur, l'envie, l'ambition, la perfidie, l'hypocrisie, l'intempérance, la luxure, tous les vices contre lesquels s'est vainement élevé Moïse dans ses livres qu'il n'a point écrits, tous ces vices que n'a pu déraciner le sang de notre divin maître, qui n'a pourtant été répandu que pour cela. Voyez rentrer pêle-mêle dans le néant le potentat et le charbonnier, la princesse et sa blanchisseuse, la jolie femme et la guenon, le vieillard et l'enfant nouveau né. Voyez la poussière de tous les hommes voler confondue dans l'espace, et vous présenter l'image de l'égalité absolue, la seule peut-être qui ne soit pas absolument impossible et que je ne souhaite à personne. »

FIN DU TOME PREMIER.

00099923

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015